

Chose promise ...Pour tout vous dire, je flippe un peu de mettre mon travail comme ça, à la merci du net mais, en même temps, j'avais qu'à pas frimer...

Je voudrais juste prévenir ceux qui vont faire l'effort de le lire que ce n'est qu'un mémoire de maîtrise, que malgré le résumé alléchant que j'en ai fait, c'est un peu prise de tête et qu'il doit sûrement y avoir des erreurs que certains spécialistes ne manqueront pas de relever.

Si jamais un jour, ils tombent là-dessus par hasard, je voudrais en profiter pour remercier mes professeurs de l'époque, M. Bonnot, M. Kleiber et M. Sock qui m'ont initié à ce monde fantastique de l'étude du langage et avec lesquels je ne me suis pas ennuyée une seconde. Pardon à M. Bonnot de l'avoir laissé tomber pour la thèse...).

Voilà, voilà... merci pour votre indulgence et bon courage.

**UNIVERSITE MARC BLOCH**

DEPARTEMENT DE LINGUISTIQUE

MEMOIRE DE MAÎTRISE  
Mlle Maja NESKOVIC

***Diversité des langues et Grammaire Universelle***

LE PROGRAMME DE RECHERCHE EN GRAMMAIRE GENERATIVE

**SOUS LA DIRECTION DE M. LE PROFESSEUR JEAN FRANCOIS P. BONNOT**

## AVANT PROPOS

La diversité des langues est un sérieux accroc à l'idéal de l'unité et de l'égalité de la race humaine.

Doit-on y voir une punition divine ou bien le résultat de l'intelligence exceptionnelle de l'homme qui a su développer une capacité à exprimer sa pensée et à décrire le monde qui l'entoure comme il aurait pu développer des milliers de façons de marcher selon le relief sur lequel il évolue?

D'après Claude Hagège,<sup>à</sup> la diversité des langues coïncide avec une diversité d'univers sensoriels et de structuration de l'espace et du temps chez les groupes humains selon leurs habitudes sociales et culturelles.

Il y aurait donc entre quatre et six milles manières différentes de percevoir et de structurer le monde dans lequel nous vivons? Rien d'étonnant à ce qu'il y ait tant de guerre et de conflits !

L'homme étant foncièrement optimiste quant à l'égalité et à l'unité de son espèce, il va essayer de trouver des liens, des similitudes afin de démonter pierre par pierre la tour de Babel.

Le linguiste, bien connu pour ses penchants altruistes et humanistes, va donc s'efforcer de résoudre le paradoxe existant entre la nécessaire unicité du langage humain et sa diversité considérable.

Il existe plusieurs moyens d'atteindre ce but.

Certains s'intéresseront aux origines historiques ou sociologiques du langage, d'autres aux liens qu'il entretient avec la psychologie ou à son utilisation effective dans la communication.

D'autres encore ont choisi de traiter la faculté de langage comme une propriété de l'esprit humain, comme l'est, par exemple, la capacité à percevoir et à reconnaître les objets qui nous entourent. De ce point de vue, on peut considérer le langage comme un "miroir de l'esprit" et lui attribuer des structures proches de celles qui constituent la pensée.

Les recherches en grammaire générative se sont fixées comme objectif de découvrir, à travers l'étude des propriétés du langage, les principes abstraits qui gouvernent sa structure et son emploi, et d'atteindre par ce biais, la compréhension des

caractéristiques spécifiques de l'intelligence humaine, faisant ainsi de la linguistique une science cognitive.

L'étude proposée ici va s'efforcer de présenter les différentes hypothèses qui ont permis à la grammaire générative de fournir un modèle explicite de la faculté de langage, et de retracer les différentes étapes d'un programme qui, depuis près d'un demi-siècle, constitue l'une des entreprises les plus ambitieuses de la recherche linguistique.

Nous essaierons donc dans un premier temps de comprendre le raisonnement qui a conduit les théoriciens de la grammaire générative à poser que les principes qui régissaient le langage humain étaient universels et que cette universalité découlait, non pas de certaines coïncidences historiques, mais bien d'une nécessité biologique. Nous verrons ainsi que la recherche de l'universalité dans les langues n'a pas été un domaine réservé aux seuls adeptes de la grammaire générative et que ceux-ci se sont confrontés à d'autres approches diamétralement opposées.

La comparaison de ces différentes méthodes nous permettra de justifier le choix que nous avons fait en faveur de l'approche rationaliste, qui voit dans la recherche des universaux du langage, non pas une simple méthode de classification des langues, mais un excellent moyen de construire une Théorie Générale du langage.

Cette théorie, qui constitue le but ultime du programme de recherche, a considérablement évolué en l'espace de quelques décennies. La découverte d'un nombre toujours plus important de langues nouvelles et donc de propriétés encore inconnues, a rendu nécessaire un réajustement des principes et des règles définissant ce que l'on nomme désormais la Grammaire Universelle.

Récemment, le modèle a subi une simplification radicale qui devrait permettre de rendre compte de n'importe quel phénomène observé dans une langue donnée au moyen de règles relativement simples et naturelles.

C'est ce que nous nous proposons de faire, en nous servant, tout simplement, des outils fournis avec la théorie.

Mais, si les instruments d'analyse mis à notre disposition nous permettent d'expliquer, de façon satisfaisante, certaines situations particulières, leur efficacité semble toutefois atteindre ses limites dans d'autres cas.

Cet échec relatif nous obligera à rechercher d'autres pistes sans pour autant remettre en cause la validité du cadre théorique que nous avons choisi d'étudier.

## **De l'objet de la recherche linguistique**

L'homme est le seul animal qui ait réussi à s'extraire de sa condition animale, et c'est en grande partie grâce à cette exceptionnelle faculté de langage commune à chaque être humain sans distinction de race, de capacités intellectuelles ou physiques. Au même titre que les autres habiletés humaines, elle se doit d'être caractérisée en profondeur.

Ainsi l'homme est passé de quatre à deux pattes, il a appris à manger proprement, et a développé beaucoup d'autres facultés. Mais, s'il en est une qui s'est particulièrement affinée, c'est bien sa faculté de langage. Car l'homme est par ailleurs un mammifère bien pauvre. Il n'a ni ailes ni nageoires, il ne possède pas en général, d'agilité particulière à se mouvoir dans l'espace et ne dispose que d'une force et d'une résistance très quelconque. En somme, il est sans doute le plus fragile et le plus maladroit des êtres animés qui peuplent cette planète. Or, il se trouve qu'il en est le maître absolu. La question qui se dégage de ces constatations a depuis longtemps trouvé une réponse. Si l'homme a réussi à compenser son inégalité physiologique, il le doit à son cerveau ; et si le langage s'est développé de manière aussi inouïe, c'est qu'il est le corollaire naturel de la pensée. Il a très vite concurrencé tous les autres modes de communication et d'expression.

Partant de ces différents constats, la grammaire générative moderne a cherché à replacer la recherche linguistique dans un contexte scientifique plus précis, celui des sciences cognitives, qui a pris son véritable essor vers le milieu des années cinquante et qui a permis d'aborder le langage d'un point de vue radicalement différents des théories alors en vigueur. Dans la problématique de Chomsky, reprise par Pollock<sup>1</sup>, "la linguistique est une branche de la psychologie cognitive puisque son objet, le savoir linguistique d'individus particuliers, est une réalité psychique et donc neurophysiologique." La faculté de langage serait "un organe mental" qui se développerait au même titre que se sont développés les autres organes du corps.

---

<sup>1</sup> Pollock 1997

Ainsi, l'un des buts principaux de la recherche linguistique est de caractériser cet organe. La « grammaire » d'une langue est une théorie d'un état du cerveau, en l'occurrence, d'un état de la faculté de langage du cerveau, tel qu'il résulte du processus d'acquisition du langage."<sup>2</sup>

- La linguistique : science expérimentale

Chomsky réclame donc pour la linguistique un statut de science expérimentale. La linguistique aurait davantage sa place dans les sciences de la nature qu'au sein des sciences humaines, à moins qu'il ne s'agisse de la première discipline des "Sciences de la Nature Humaine". Il existe, cependant, une sérieuse inégalité entre les différentes disciplines. Car, si la majeure partie des sciences expérimentales a un accès relativement aisé à son objet d'étude, on ne peut en dire autant de la linguistique, même si quelques incursions ont été constatées, grâce, notamment, à l'étude des pathologies du langage. Incursions qui prouvent au moins qu'il existe indubitablement un support réel à la faculté de langage.

Mais cette inégalité, qui n'est pas irrémédiable, est révélatrice du caractère unique de l'objet étudié, car si l'homme et le porc ont un cœur relativement semblable, fort heureusement, il n'en va pas de même pour leur langage !

S'il était désormais acquis que la faculté de langage était une richesse commune à toute l'espèce humaine, il restait encore à définir la tâche du linguiste à la lumière de cette nouvelle approche, c'est-à-dire telle qu'elle est conçue dans le programme de recherche de la grammaire générative.

Il semblait dès lors évident que ce qui devait faire l'objet d'une analyse et d'une caractérisation précise était non pas la langue en tant qu'entité historique, territoriale, culturelle ou politique mais plutôt le savoir linguistique des locuteurs, ce que Chomsky nomme leur langue Interne (LI). Il s'agit ici de la langue en tant qu'entité physiologique et c'est donc à une nouvelle discipline scientifique de prendre en charge son analyse.

---

<sup>2</sup> Chomsky in Pollock 1997

C'est ici que la linguistique devient une science de la nature qui se différencie des approches traditionnelles de l'analyse des langues.

Cette nouvelle façon de concevoir la recherche linguistique apparaît au moment où l'on voit se profiler l'émergence de ce que Chomsky définit comme la "révolution cognitive".

" Le point de vue cognitif voit dans le comportement et ses effets non pas un objet d'étude mais une source d'informations "

La linguistique se rapproche plus de la biologie et des sciences formelles et donc se met quelque peu à l'écart des disciplines avec lesquelles elle collaborait jusque là.

- Alors comment définir la tâche du linguiste ?

Le but fondamental de la recherche sera désormais de mettre en place une théorie générale du langage, et de découvrir la nature de la "connaissance du langage"<sup>3</sup>. Une grammaire devient ainsi un système interne de règles et de représentations à partir duquel il est possible de faire des computations et des manipulations de structures linguistiques. Une analyse grammaticale devrait donc être perçue comme une "théorie de l'esprit qui permettrait de spécifier des affirmations empiriques sur les représentations mentales abstraites"<sup>4</sup>.

---

<sup>3</sup> Chomsky 1986

<sup>4</sup> Franks 1995

## **A. UNE THEORIE GENERALE DU LANGAGE**

Le programme de recherche en grammaire générative se définissait alors par la caractérisation rigoureuse des principes computationnels qui engendrent les énoncés d'une langue, une caractérisation rendue possible par les avancées constatées au sein des sciences formelles.

Ainsi, la grammaire générative peut être vue comme une méthode et comme un modèle. Comme modèle, elle cherchera à décrire de façon rigoureuse la compétence linguistique d'un être humain, c'est-à-dire la façon dont il peut logiquement relier le son au sens sans se préoccuper de sa "performance" (la manière dont cette connaissance peut être utilisée, faisant intervenir des facteurs psychologiques ou bien sociologiques).

Comme méthode, la grammaire générative offrira un ensemble d'outils formels pour répondre à des questions linguistiques précises.

Un chercheur se doit donc d'adopter un modèle donné (un ensemble de règles), d'isoler un problème linguistique et tenter d'expliquer le phénomène à partir du modèle choisi en formulant des règles précises qui reproduisent le phénomène.

### **1. Relations entre la théorie générale et les langues individuelles**

Une fois établie, cette analyse descriptive constituerait la Théorie Générale, modèle précis et explicite de la faculté de langage avec lequel il serait possible de confronter chacune des langues particulières.

On peut, avec J.Y. Pollock, faire un parallèle entre l'évolution de cette relation et les différentes étapes du programme de recherche de la grammaire générative.

Dans les premiers ouvrages consacrés à ce sujet, Chomsky trace lui-même les chemins que la recherche empruntera durant les années qui suivront les débuts du programme.

Ainsi, dans "The logical structure of linguistic theory"<sup>5</sup>, il explique :

---

<sup>5</sup> Chomsky 1955

"Il y a plusieurs façons de concevoir la relation existant entre des grammaires particulières et la théorie générale. Il va de soi que chaque grammaire doit être compatible avec la théorie en ce sens que les entités qu'elle met en œuvre doivent obéir aux propriétés requises par la théorie : c'est là l'exigence la plus faible. À l'autre extrémité, l'exigence la plus forte voudrait que la théorie fournisse une procédure pour construire au sens propre la grammaire sur la base de ces faits bruts. Ainsi, mis en présence de faits en nombre suffisants, la théorie conduirait directement le linguiste à la description grammaticale sans qu'il ait besoin d'intuition particulière ou d'ingéniosité [...]."<sup>6</sup>

## 2. Le Modèle Standard

Cette appellation réunit en gros tous les travaux publiés par Chomsky entre 1955 et 1965.

C'est le premier modèle proposé par Chomsky, si l'on met de côté le modèle proposé en 1957 dans les "Structures syntaxiques" qui n'intégrait pas encore les structures sémantiques comme c'est le cas dans le Modèle Standard de 1965. La distance définie plus haut y était la plus grande, c'est-à-dire qu'il répondait à l'exigence la plus faible.

Il contenait deux principes qui devaient à eux seuls permettre la description complète et détaillée d'une grammaire donnée et fournir ainsi une méthode capable d'évaluer les grammaires concurrentes.

Le premier comprenait ce que l'on appelait alors les universaux de substances qui se présentaient sous la forme d'une liste de traits distinctifs (binaires) et de catégories syntaxiques majeures.

---

<sup>6</sup> Chomsky in Pollock 1997

Il s'agit de ces catégories, prises au sens large, qui sont posées comme étant des universaux du langage et qui représentent un ensemble défini et fixe de concepts dont peut se servir le linguiste pour l'élaboration d'une grammaire. En syntaxe, par exemple, elles peuvent inclure des catégories telles que le verbe, le nom, le syntagme nominal, le sujet, l'objet direct. En phonologie, un bon exemple serait celui des traits distinctifs décrits par Jakobson.

Ainsi les universaux de substance délimitent la classe des langues humaines possibles en relation avec la classe des langues logiquement possibles. Ils peuvent le faire selon deux manières différentes. L'une serait de les considérer comme des catégories qui devraient être présentes dans chaque langue (comme les voyelles). L'autre serait de les définir comme un ensemble à partir duquel les langues sélectionneraient des sous-ensembles, sachant que tout élément non fourni par la liste était exclu de la constitution de la langue. En d'autres termes, ils permettent de distinguer, parmi les caractéristiques du langage humain celles qui sont nécessaires, celles qui sont possibles et celles qui sont impossibles.

Le second était constitué des universaux dits formels. Ceux-ci définissaient les propriétés formelles des différents types de règles autorisées par la théorie générale et ses différentes composantes. Là aussi on fait le départ entre les propriétés nécessaires, possibles et impossibles.

La plus grande partie du travail de la grammaire générative était alors consacrée à la recherche de telles propriétés. Parmi les premières règles proposées dans cette perspective, et qui ont ouvert la voie à toute une série de contraintes sur les opérations en syntaxe, on peut mentionner les postulats sur les composantes syntaxique, sémantique et phonologique, l'obligation pour la composante syntaxique de contenir des règles transformationnelles et l'établissement d'une relation de dépendance entre la structure et les transformations.

La composante transformationnelle mettait donc en œuvre un vaste ensemble de règles individualisées dont le choix dépendait du fonctionnement de chaque langue. L'éventail des grammaires possibles était aussi large que le nombre de langues caractérisables formellement par la grammaire générative.

Mais malgré la richesse de l'appareil descriptif, la théorie générale restait d'une très grande imprécision et laissait libre de toutes contraintes un grand espace de variation entre les langues.

" Dans le modèle standard de la grammaire générative, comme dans les théories linguistiques antérieures, la variabilité langagière, Babel, découlait de la relative pauvreté des universaux linguistiques "<sup>7</sup>.

### **3. L'acquisition de la langue chez l'enfant et les limites du modèle**

La question de l'acquisition du langage chez l'enfant s'est révélée être d'une importance primordiale dans le développement de la Théorie Générale et elle a permis de mettre en évidence les limites du modèle standard de la grammaire générative tout autant que les faiblesses des théories traditionnelles.

En effet, même si dans le Modèle Standard la question de l'acquisition était bien présente, il n'en proposait qu'une explication assez peu plausible.

Si l'acquisition se faisait de telle sorte que l'enfant construisait sa faculté de langage étape par étape, se servant des données auxquelles il a accès dans son entourage, on aurait pu s'attendre à une grande disparité dans le résultat final constaté chez chaque enfant, selon la richesse du milieu linguistique dans lequel il se trouve ou la fréquence et l'importance des corrections qu'on lui apporte. Or, c'est loin d'être le cas. Il semblerait que l'enfant développe sa faculté de langage de façon uniforme, indépendamment des sources d'informations extérieures et en l'absence d'instructions explicites.

Le langage constitue donc un savoir qui ne fait l'objet d'aucun apprentissage véritable. "L'apprentissage de leur langue maternelle n'est pas quelque chose que font les enfants mais qui leur arrive ".<sup>8</sup>

On peut alors à nouveau comparer la faculté de langage à n'importe quel organe du corps dans la mesure où elle nécessiterait elle aussi des apports extérieurs pour " déclencher sa croissance ".

---

<sup>7</sup> Guéron 1991

<sup>8</sup> Pollock 1997

La nature des facteurs externes nécessaires au développement du langage chez l'enfant reste encore à préciser. On peut toutefois avancer quelques éléments de réponse, en particulier grâce aux études réalisées par Pinker sur les différentes étapes de l'acquisition du langage chez l'enfant. On y trouve notamment des propositions d'explications quant à ce que l'on appelle souvent " l'explosion grammaticale " et qui apparaît chez l'enfant vers l'âge de deux ans. Deux approches sont envisagées qui font intervenir des questionnements sur la structure interne de la faculté de langage.

La première suggère que les différents modules qui constituent le langage sont soumis à un processus de maturation au terme duquel ils seraient pleinement efficaces.

La deuxième préfère considérer les différentes composantes du langage comme se présentant dans un état stable et finalisé dès le plus jeune âge, mais dont l'usage ne pourrait se faire, de façon optimale, qu'après la maturation d'autres facultés cognitives extérieures comme l'attention ou la mémoire immédiate.

Quoi qu'il en soit, on peut dire, avec Pollock, qu'apprendre une langue " c'est donner l'occasion à la faculté de langage de déployer sa richesse et sa complexité "

On peut aisément comprendre pourquoi cette hypothèse sur le caractère inné de la faculté de langage détermine désormais toutes les perspectives de recherche en grammaire générative. Sans ce postulat de départ, il serait impossible de rendre compte de l'existence des structures abstraites qui sont à la base de toute la théorie générale. Elles ne font l'objet d'aucun apprentissage, pas plus, d'ailleurs, que les règles qui permettraient de passer de ces niveaux de représentations abstraits à des niveaux d'analyse plus concrets. Il s'agit pour le linguiste d'établir des hypothèses explicatives. L'argument dit du " stimulus appauvri " rend possible une explication raisonnable quant aux généralisations que font ou ne font pas les locuteurs

Est-il pour autant possible de supposer, vu la facilité avec laquelle l'enfant acquiert le langage, que celui-ci est inné dans son ensemble ? Cela signifierait qu'un enfant qui naît dans une communauté linguistique donnée est, en quelque sorte, programmé avec la langue de sa communauté, qu'il aurait, selon toutes vraisemblances, héritée de ses parents.

Ainsi un petit chinois serait programmé pour apprendre le chinois mais, si par malheur, il lui arrivait de naître à Moscou, il serait dans l'incapacité de communiquer avec ses petits camarades russes. Une telle hypothèse est évidemment très peu probable et nous amène donc à postuler que ce n'est pas le langage dans son ensemble qui est inné, mais que celui-ci serait fractionné en plusieurs principes, communs à l'ensemble des langues humaines. Ces principes, s'ils sont partagés par tous, doivent donc être neutres vis-à-vis des différences constatées entre les langues particulières: ils doivent être universels.

On touche ici deux points cruciaux de la recherche linguistique. Il s'agit d'une part, de la modularité du langage sur laquelle nous reviendrons plus amplement, et d'autre part, du paradoxe qui se dégage des considérations sur l'acquisition du langage par l'enfant

#### **4. Paradoxe et double adéquation**

S'il existe effectivement de tels principes et que toutes les langues humaines partagent des propriétés fondamentales, comment expliquer alors leur extrême variabilité ?

C'est là toute la difficulté de la recherche linguistique. Il lui faut répondre à une double exigence. Celle de l'adéquation descriptive demande que l'on rende compte de toutes les variations constatées entre les langues, y compris les plus proches. La poursuite de cette condition d'adéquation conduisait à un ensemble toujours plus vaste et complexe de règles dans le Modèle Standard de la grammaire générative. Mais celui-ci restait impuissant face au besoin fondamental d'adéquation explicative. Celle-ci requiert que l'on démontre que toutes les propriétés d'une langue sont issues d'un système invariant de principes et permet ainsi d'apporter une réponse au mystère de l'acquisition.

Le programme de recherche tente depuis sa mise en place de concilier ces deux entreprises contradictoires, alternant l'importance accordée à l'une ou l'autre des conditions. Ainsi, pour atteindre une sorte de plénitude conceptuelle, il faudrait selon

Chomsky<sup>9</sup> "montrer à la fois que toutes les langues sont coulées dans le même moule et décrire précisément toutes les propriétés complexes du son et du sens superficiellement variables de langue à langue".

Au vu de ces considérations, il devenait essentiel de donner une forme nouvelle à la théorie générale afin qu'elle corresponde aux réalités définies plus haut.

On peut penser que la recherche sur l'universalité est intimement liée à la recherche d'explications linguistiques. Cette position est celle généralement adoptée par la grammaire générative, où une conception spéciale a été élaborée qui relierait les deux types de recherche.

Selon Hans-Heinrich Lieb<sup>10</sup>, les universaux sont à la fois explicatifs (explanatory) et explicables (explainable) et leur utilité explicative dépend, en partie, de leur explicabilité.

Le concept des universaux de langage doit être expliqué et le concept de l'explication doit être clarifié davantage avec des références à la linguistique.

Les grammairiens générativistes ont, explicitement ou implicitement, accentué le rôle explicatif des universaux.

"Nous cherchons des explications sur les faits de langues individuelles, exprimés dans les grammaires, et nous cherchons des explications pour ces explications, une théorie générale du langage".<sup>11</sup>

Arrêtons nous un instant pour essayer de définir plus précisément ce concept. Qu'entend-on par explications linguistiques?

Il est courant de distinguer deux types de réponses : les explications internes et externes.

Pour qu'elle puisse être qualifiée d'explicative, une analyse linguistique devrait mettre en rapport les faits purement linguistiques avec des faits ayant une réalité propre, qu'elle soit psychologique, historique ou sociologique (pour ce qui est de la théorie générative on parlera de phénomènes cognitifs). Une explication doit

---

<sup>9</sup> Chomsky in Pollock 1997

<sup>10</sup> Greenberg 1978

<sup>11</sup> Bach 1974 in Greenberg 1978

ramener le phénomène étudié à d'autres phénomènes externes au domaine linguistique : c'est l'explication externe.

Une autre conception voudrait que toute explication reste interne. Elle doit pouvoir établir une relation entre les faits analysés et un système de règles établies indépendamment de ces faits. Dans cette optique on ne fera pas de distinction entre valeurs explicative et prédictive.

On peut penser que la recherche générative est parvenue à concilier les deux démarches dans la mesure où elle semble avoir réussi à établir certains principes régulant la structure et le fonctionnement de la grammaire et, dans un deuxième temps, à relier ces principes à des réalités démontrées par ailleurs.

Fermons cette parenthèse et revenons à la recherche d'universaux du langage comme moyen d'enrichir la théorie.

## **5. Sur les motivations de la recherche d'universaux linguistiques**

- Contexte

La recherche d'universaux n'a pas toujours été une priorité pour les linguistes. Pendant des décennies, la position dominante était de mettre l'accent sur la diversité des langues plutôt que sur leur unité essentielle. Beaucoup de linguistes étaient opposés à toute notion d'universalité dans le langage humain et pensaient que chaque langue devait être décrite en ses propres termes et non pas intégrée dans un moule commun. Les seules généralisations à faire étaient des généralisations inductives et l'on tenait pour acquis que les langues pouvaient varier sans limites et de façon imprévisible. Du même coup, on suggérait qu'il n'existait aucune contrainte sur la forme de la grammaire.

Au début des années soixante, certains chercheurs proposèrent de prendre une autre direction.

On assiste, dès lors, au formidable essor de la recherche sur les universaux du langage humain. En l'espace d'une vingtaine d'années, la linguistique a complètement changé sa trajectoire et la plupart des chercheurs partagent

maintenant la position exprimée par Bach et Harms<sup>12</sup> : “Qu’est ce que la théorie linguistique sinon la tentative de découvrir ce qui est commun à toutes les langues, ce qui est essentiel à la notion de langue “naturelle”, où se situent les limites dans lesquelles les langues peuvent varier, quels sont les termes “universaux” au moyen desquels cette variation peut être décrite ?”

Deux conférences illustrent le travail sur les universaux mis en place durant les années soixante.

*- La conférence de Dobbs Ferry, New York, Avril 1961.*

Elle réunit des linguistes, des anthropologues et des psychologues et aboutit à la publication d’un ouvrage regroupant tous les papiers rédigés pour l’occasion : "Universals of Language" (UL)

Parmi les participants, on notera la présence de Jakobson, qui y mentionna le besoin d’établir un atlas phonologique mondial, et bien sûr de Greenberg qui en fut l’instigateur.

Les thèmes abordés allaient constituer les principaux pôles de recherche des années à venir.

On traita notamment de la notion de typologie en tant que méthode de classification des langues ne faisant intervenir ni critères génétiques, ni critères géographiques, mais utilisant plutôt des aspects formels comme moyens de découvrir des universaux du langage.

Un autre point important fût la question des relations entre les évolutions diachroniques des langues et les universaux synchroniques. Ce point constituait un puissant accroc à la stricte séparation entre synchronie et diachronie en vigueur à cette époque.

Le troisième point et sans doute le plus significatif d’un point de vue pratique, se concentra sur le besoin d’archivage des données accumulées jusqu’alors, sous une forme accessible aux chercheurs. Par contre, on peut remarquer que la question du nombre de langues nécessaires à l’établissement des universaux n’occupa qu’une

---

<sup>12</sup> ULT vi

relativement petite place dans les discussions, alors qu'elle constitue l'un des enjeux majeurs pour la validité de la méthode de Greenberg.

Enfin, on notera encore deux autres thèmes abordés à Dobbs Ferry qui allaient devenir primordiaux dans l'avenir.

Ainsi, on se préoccupa de la pertinence de l'étude du langage de l'enfant en connexion avec la recherche sur les universaux. Bien que cette question n'ait joué qu'un rôle mineur lors de la conférence, elle laissait déjà présager de l'importance qu'allait bientôt prendre l'étude de l'acquisition du langage aussi bien dans la recherche des universaux que pour l'ensemble de la théorie linguistique.

Finalement, on commença à prendre en compte la nécessité d'établir un lien entre la linguistique et d'autres disciplines scientifiques, en particulier l'anthropologie et la psychologie mais aussi, et ce fut là une suggestion de Jakobson, la philosophie et les mathématiques.

On vit dans cette conférence le début d'une nouvelle ère pour la recherche linguistique, si bien que certains n'hésitèrent pas à parler de révolution. Ainsi Charles Osgood<sup>13</sup> proclama que la linguistique avait fait un pas de géant, passant de l'état de méthode de description des langues à celui de science à part entière, une science du langage.

Cependant, une autre révolution était en marche qui aurait un impact puissant sur l'étude des universaux.

*- La conférence d'Austin, Texas, Avril 1967.*

Elle réunit en majeure partie des linguistes et aboutit elle aussi à un ouvrage réunissant les travaux exposés par chacun des participants "Universal Linguistic Theory" (ULT).

Elle illustre le nouveau courant de la linguistique américaine qui s'était réuni autour de la théorie et de la méthode proposées par Chomsky. La place des universaux dans la linguistique se démarquait aussi bien des points de vue de la grammaire traditionnelle que de celui de la conférence de Dobbs Ferry. Pour Chomsky, il était devenu évident que "le but principal de la théorie linguistique devait être d'établir un

---

<sup>13</sup> Osgood UL 299

compte rendu des universaux linguistiques”<sup>14</sup> et ces universaux, valables pour toutes les langues, constitueraient la définition du langage humain.

Les thèmes abordés à Dobbs ferry furent repris de manière plus ou moins similaire, mais les visées de la recherche demeurèrent fondamentalement différentes.

La typologie, par exemple, ne présenta pas beaucoup d'intérêt à leurs yeux. Elle semblait même se situer à l'opposé de la recherche sur une forme universelle de la grammaire. À la rigueur, elle pouvait servir de base de données qui permettrait de déterminer l'existence et la nature des contraintes universelles sur les dérivations de la structure de surface (à l'instar de la typologie de l'ordre des mots).

Le thème de l'archivage et du nombre de langues nécessaires à l'établissement des universaux resta tout simplement absent des discussions, la majeure partie des études portant sur l'anglais.

Ce thème reste néanmoins d'une grande importance car il constitue l'un des points de divergence essentiel entre les deux approches.

Il existe en effet une querelle méthodologique depuis le début de la recherche sur les universaux, mais dont la portée dépasse ce simple domaine d'étude.

Nous n'approfondirons pas ici les tenants et les aboutissants de la bataille conceptuelle que se livrent les adeptes du rationalisme et les disciples de l'empirisme, mais nous nous efforcerons, dans les sections suivantes, de mettre l'accent sur ces divergences lorsque cela permettra d'éclairer ou de justifier le choix qui aura été fait en faveur de l'une des deux approches.

## **6. Quelle méthode pour quel résultat?**

Dans cette section, nous essaierons de contraster les deux approches méthodologiques majeures de la recherche sur les universaux du langage.

Pour cela, nous examinerons un certain nombre de paramètres à propos desquels les avis divergent.

---

<sup>14</sup> Chomsky 1965

Ainsi, nous verrons comment se caractérisent les différentes positions vis-à-vis du choix des données, du degré d'abstraction des structures étudiées et du genre d'explications avancées quant à l'existence des universaux.

Nous espérons ainsi démontrer que la démarche générativiste, malgré un aspect parfois un peu "bricolé", reste néanmoins la plus cohérente et la plus ambitieuse, du moins en ce qui concerne son approche des universaux du langage.

- Choix des données

La question du choix de la base de données nécessaire à l'établissement des universaux est sans doute la plus âprement discutée.

On trouve en gros deux visions à première vue diamétralement opposées, mais nous verrons plus loin qu'il est tout à fait possible de les faire coïncider.

La première impose que l'on se base sur un large échantillon de langues pour déterminer les universaux, c'est la méthode empiriste. La deuxième propose que l'analyse en profondeur<sup>15</sup> d'une seule langue suffit amplement à déterminer les principes universaux qui régissent le langage humain, c'est l'approche rationaliste.

A priori, il semble évident que la première des deux méthodes est "logiquement" la meilleure. On ne va pas pour autant enterrer définitivement la deuxième.

Essayons plutôt d'expliquer quel raisonnement a bien pu pousser Chomsky et ses comparses à aboutir à une telle idée.

- Une langue

Dans leur analyse du langage, les théoriciens de la grammaire générative poseront que, à côté des niveaux de représentations des structures syntaxiques relativement concrets (proches de la surface), il existe des niveaux de représentations beaucoup plus abstraits, et assez éloignés des structures concrètes : ce sont les structures profondes.<sup>16</sup> Passons, pour le moment, sur la controverse à laquelle est soumise cette hypothèse, et poursuivons le raisonnement.

---

<sup>15</sup> Nous reviendrons plus tard sur le sens qu'il convient de donner au terme de "profondeur" ou de "structure profonde"

Si ces structures existent et qu'elles sont prises en compte lorsque l'on aborde la question de l'acquisition du langage chez l'enfant, le problème se pose de savoir comment ces mêmes structures sont intégrées par ce dernier.

Or, d'après ce que l'on sait, il n'existe aucun moyen pour l'enfant de déduire des données auxquelles il a accès, les règles qui lui permettraient d'une part, de former ces structures profondes et, d'autre part, de passer de ces niveaux de représentations abstraits aux niveaux concrets.

Une réponse a déjà été trouvée pour résoudre ce problème d'apprentissage de la langue. La raison pour laquelle l'enfant acquiert le langage de manière aussi rapide et aisée est que les principes cruciaux de la grammaire sont innés, et que, s'ils sont les mêmes pour chaque enfant, ils sont donc universels.

Ainsi, les universaux du langage seraient des principes linguistiques innés qui faciliteraient le travail d'apprentissage de la langue.

Une fois cette hypothèse admise, il n'y a plus qu'un pas à faire pour justifier la méthode adoptée par les générativistes. Les universaux sont des principes abstraits et seule une analyse des structures abstraites du langage permettrait de les dégager. Une analyse des seules structures superficielles d'un grand nombre de langues ne fournirait aucune indication utile au chercheur.

Chomsky illustre ce raisonnement en décrivant le processus de découverte des propriétés du langage<sup>17</sup>.

Un chercheur qui observerait le mécanisme de formation des questions en anglais serait amené à établir un certain nombre d'hypothèses quant à la manière dont l'enfant pourrait les acquérir.

Une des premières conclusions à laquelle il arriverait serait que les règles de formation des questions en anglais sont dépendantes de la structure.

“Or, le principe de dépendance structurale n'est pas appris, il fait partie des conditions d'apprentissage de la langue”. Selon Chomsky, après cette conclusion, le chercheur se demandera si d'autres règles de l'anglais dépendent de la structure.

“Dans l'état actuel de nos connaissances, la réponse est affirmative. S'il découvre une règle qui n'en dépend pas, le chercheur se trouvera face à un problème. Il devra poursuivre ses recherches (...) afin de découvrir les principes supplémentaires qui

---

<sup>17</sup> Chomsky 1975

différencient les deux catégories de règles et qui font que l'enfant peut savoir, sans instruction, que l'une est dépendante de la structure et l'autre pas. Arrivé à ce point, le chercheur conclura que d'autres langues doivent posséder la même propriété ; il s'appuiera pour cela sur l'hypothèse selon laquelle les hommes ne sont pas spécifiquement faits pour apprendre une langue plutôt qu'une autre, disons l'anglais plutôt que le japonais. Sur la base de cette hypothèse raisonnable, le principe de dépendance structurale (éventuellement modifié, si besoin est) sera validé universellement, s'il est valide en anglais."

Une autre hypothèse raisonnable est proposée par Chomsky

"Si nous faisons l'hypothèse que la faculté de langage est partagée par tous les membres de l'espèce humaine, si un principe général est confirmé empiriquement pour une langue donnée et si, de plus, il y a des raisons de penser qu'il n'est ni appris ni enseigné, alors en effet, il est légitime de postuler que ce principe appartient à la grammaire universelle et fait partie de ce savoir préexistant qui rend l'apprentissage possible."<sup>18</sup>

- Toutes les langues

Malgré la cohérence interne de leur démarche, les théoriciens de la grammaire générative se sont vus opposer un certain nombre d'arguments en faveur de l'étude d'un large échantillon de langues comme seul moyen d'accéder aux universaux.

Bernard Comrie<sup>19</sup> explique la faiblesse d'une telle approche en pointant son caractère aprioriste et en dénonçant le fait qu'elle ne se base sur aucune donnée évaluable. Selon lui, même si, dans chaque science, il est nécessaire d'établir des hypothèses qui peuvent être, initialement, largement aprioristes, il reste néanmoins indispensable de tester ces hypothèses et de voir dans quelle mesure elles correspondent avec les faits à expliquer. Or, dans ce cadre précis, cette hypothèse ne peut se soumettre à aucune vérification empiriste, c'est-à-dire qu'elle n'est pas potentiellement falsifiable. La théorie générativiste se caractérisant par un grand nombre d'hypothèses soumises au questionnement mais cruciales pour

---

<sup>18</sup> Chomsky 1975

<sup>19</sup> Comrie 1981

l'argumentation, son acceptation reste, selon lui, une affaire de "foi" - avec toute l'ironie contenue dans ce terme.

En dehors de ces considérations purement théoriques, Comrie avance également des aspects plus pratiques de la méthode et établit des comparaisons avec d'autres méthodes d'investigations scientifiques.

Par exemple, il explique que si quelqu'un avait dans l'idée de faire l'étude des propriétés chimiques du fer, il se concentrerait probablement sur l'analyse d'un seul échantillon de fer, se basant sur l'idée communément admise que tous les exemplaires d'une substance donnée sont homogènes au regard de leurs propriétés chimiques.

D'un autre côté, si l'on voulait étudier le comportement humain face au stress, il serait plus judicieux de faire porter l'étude sur un grand nombre de personnes plutôt que sur un seul individu. Autrement dit " si l'on voulait faire des généralisations sur l'ensemble des tendances comportementales humaines face au stress, il serait nécessaire de travailler à partir d'un échantillon représentatif d'individus (même si les études étaient limitées à une seule société)."<sup>20</sup>

Il conclut par ce qui lui semble être une démonstration évidente de la validité de sa propre démarche :

" Puisque l'un des buts des travaux sur les universaux du langage est de déterminer l'étendue de la variation constatée au sein des langues et d'en établir les limites, ce serait une erreur méthodologique sérieuse que d'intégrer à notre programme de recherche des hypothèses aprioristes quant à l'étendue de la variation."

Hélas, il semblerait plutôt qu'il ne réussisse ici qu'à démontrer tout le contraire.

En réponse aux reproches faits sur le caractère conjectural des universaux ainsi établis on peut, à l'instar de J. Guéron, arguer que "les hypothèses universalistes sur le langage le sont toujours et nécessairement, même si elles étaient faites sur la base d'un "grand" échantillon de langues : cent langues sont peu de chose eu égard aux quelque quatre milles parlées dans le monde à l'heure actuelle. Ces quatre milles langues ne sont qu'un échantillon restreint des innombrables langues à jamais disparues ou qui n'existent pas encore. Elles sont à nouveau peu de chose quand on les rapporte aux centaines de milliers de dialectes non décrits qui sont tous la

---

<sup>20</sup> Comrie 1981

manifestation d'une langue interne particulière et dont chacun est une des réalisations possibles de la faculté de langage"<sup>21</sup>

Et même s'il est sans doute exact que la situation actuelle ne permet pas de caractériser les propriétés des grammaires et de la faculté de langage autrement qu'en termes abstraits, cela n'enlève pas pour autant, comme on l'a souvent dit, tout son contenu empirique à la théorie du langage.

En effet, Chomsky assure qu'il est parfaitement possible d'invalider, par exemple, le principe de la dépendance structurale s'il se révélait être faux.

De plus, le travail commun réalisé avec les autres sciences cognitives devrait constituer une sorte de garde-fou quant à l'affirmation de tel ou tel principe, puisque "il n'est pas rare de lire dans la littérature psycholinguistique que certaines conclusions sur la nature de la grammaire, (...), ou sur le rôle de la grammaire dans l'utilisation de la langue doivent être rejetées, car elles sont en contradiction avec ce que l'on sait de l'organisation de la mémoire, du comportement, etc."<sup>22</sup>

Mais, en dehors de ces objections qui ne répondent qu'à des points précis de la critique, mais qui permettent déjà de lui porter un coup sérieux, il est une faiblesse beaucoup plus grave contenue dans l'approche défendue par Comrie.

Sa démarche, aussi cohérente soit-elle, reste néanmoins sans grande utilité.

Nous l'avons vu plus haut, le but de la recherche linguistique, telle que Chomsky l'imaginait, est de mettre en place une Théorie Générale du langage et de découvrir la nature de la "connaissance du langage". L'étude de la variation n'arrive qu'au second plan ; idéalement, celle-ci devrait être prévisible une fois la Théorie Générale établie.

" Le point de vue cognitif voit dans le comportement et ses effets non pas un objet d'étude mais une source d'informations. "<sup>23</sup>

Dans cette optique, une démarche telle que celle défendue par Comrie serait aussi stérile pour la construction d'une théorie générale du langage que la description de toutes les formes de visages possibles pour le décodage du génome humain.

---

<sup>21</sup> Guéron 1991

<sup>22</sup> Chomsky 1975

<sup>23</sup> Chomsky in Pollock 1997

“ Un organe physique, par exemple le cœur, peut varier en taille et en vigueur d’une personne à l’autre, mais sa structure fondamentale et sa fonction dans la physiologie humaine sont communes à l’espèce”<sup>24</sup>.

- Une pour toutes, toutes pour une

Il faut toutefois préciser que les deux démarches ne s’annulent pas pour autant.

Les recherches effectuées par Greenberg ont permis d’accumuler un grand nombre de renseignements sur les variations constatées entre les langues. Même si les conclusions et les principes qu’il en a tiré ne servent pas directement les buts que nous nous sommes fixés, ils n’en restent pas moins importants pour l’ensemble de la recherche linguistique.

Chomsky et les autres générativistes ont depuis longtemps déjà souligné l’intérêt et même la nécessité d’élargir l’étude au plus grand nombre de langues possibles. La tâche principale du linguiste est de tenter de vérifier à travers l’étude détaillée d’autres langues, la validité des principes énoncés, d’en proposer, si besoin est, des extensions ou des modifications qui permettront de traiter les faits nouveaux sans pour autant renoncer à expliquer ceux qui motivaient les principes remis en cause ou modifiés.

Pour Chomsky, la théorie devrait fournir “une procédure pour construire une grammaire à partir de faits bruts”<sup>25</sup>.

La description détaillée d’un grand nombre de langues reste donc primordiale pour la recherche même si elle ne constitue pas une fin en soi.

- Structures profondes mais pas superficielles

Passons maintenant à un autre point de discorde au sujet duquel le débat fut d’un intérêt moindre, mais qui aura tout de même le mérite de nous éclairer sur une terminologie parfois un peu confuse.

Comme nous l’avons déjà précisé plus haut, les universaux du langage, tels que Chomsky les avait définis, sont essentiellement des contraintes sur les relations

---

<sup>24</sup> Chomsky 1975

<sup>25</sup> Chomsky 1955

entre des structures abstraites et d'autres plus concrètes, alors que les universaux décrits par Greenberg sont issus de niveaux de représentations bien plus concrets. À nouveau, la critique se porte sur la validité empirique des universaux proposés sur la base de l'étude de structures profondes du langage.

Même s'il est admis d'une part, qu'il n'y a pas de stricte dichotomie entre structure profonde et structure de surface, mais qu'il s'agit plutôt d'un continuum et, d'autre part, que le recours à un certain degré d'abstraction est toujours nécessaire - notamment lorsqu'on emploie les termes de sujet et d'objet pour lesquels il n'y a aucune propriété physique commune à l'ensemble des sujets et des objets dans les langues - il semblerait que les universaux abstraits ne sont pas plus valides que l'analyse sur laquelle ils sont basés.

Il est évident que si l'analyse abstraite proposée par les grammairiens générativistes est soumise à controverse, alors il en va forcément de même pour les universaux construits à partir de cette dernière.

Comrie ajoute, sarcastique, que " les seuls universaux présentant un intérêt empirique sont ceux pour lesquels il est possible de construire un contre-exemple potentiel. Les universaux putatifs qui testent simplement la capacité du linguiste à proposer des analyses abstraites qui ne sont compatibles avec aucun ensemble concevable de données peuvent nous apprendre quelque chose sur le linguiste, mais ne nous disent rien sur le langage."<sup>26</sup>

Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire ici de démontrer la pertinence du recours à de telles structures dans l'analyse des mécanismes linguistiques, cela ayant déjà été fait maintes fois et avec une clarté que nous ne saurions égaler.

Il serait plus opportun de présenter les modifications conceptuelles apportées depuis par Chomsky aux notions de structures profondes et de surfaces.

Ce dernier a ressenti le besoin de redéfinir quelque peu ces deux notions essentielles de sa théorie. La défiance exprimée par les critiques de la méthode transformationnelle pourrait peut-être s'expliquer par le manque de clarté qui caractérisait alors la définition de ces deux concepts, et par la superficialité que l'on associait péjorativement à la structure de surface.

---

<sup>26</sup> Comrie 1981

Chomsky regrette ainsi que le terme de structure profonde se soit révélé source de malentendus. “On a souvent supposé que les structures profondes et leurs propriétés seraient seules vraiment “profondes” au sens trivial, et que le reste serait superficiel, sans importance, variant de langue à langue, etc. Pourtant ce n’avait jamais été ce que je voulais dire.”<sup>27</sup>

Il explique ensuite que ce malentendu provient probablement du rôle qu’elles occupent dans l’interprétation sémantique et qui devrait, sans doute, être redéfini.

De son point de vue, une notion de surface “suffisamment complexifié” suffirait à déterminer le sens des phrases “grâce à des règles d’interprétations appropriées”.

Il en résulte que les termes de structure de base ou profonde n’ont plus le rôle primordial qui leur avait été attribués dans le modèle Standard mais qu’ils renvoient aux aspects “non superficiels de la structure de surface”.

Il n’en reste pas moins exact que la théorie grammaticale dont nous nous servons ici reconnaît une distinction entre la “structure syntaxique superficielle d’une phrase et sa structure de base, entre grammaire superficielle et grammaire de base”.<sup>28</sup>

Chomsky préférera toutefois abandonner le terme de structure profonde au profit de celui des “indicateurs syntagmatiques initiaux”. En ce qui nous concerne, puisqu’il est difficile de se débarrasser des vieilles habitudes et que nous ne traiterons pas vraiment “en profondeur” la question bien trop vaste du point de départ de l’interprétation sémantique, nous avons choisi de conserver l’expression si familière de structures profondes.

---

<sup>27</sup> Chomsky 1975

<sup>28</sup> Strawson 1972 in Chomsky 1975

## **B. GRAMMAIRE UNIVERSELLE ET PARAMETRES DE VARIATION**

Revenons quelques instants sur ce qui avait motivé ce rappel de l'historique de la recherche des universaux du langage.

Nous avons expliqué que la recherche en linguistique devait se soumettre à une double exigence. L'exigence de l'adéquation descriptive avait fortement déterminé la recherche sur les universaux et a conduit à la découverte d'un nombre de variations considérables entre les langues mais elle a, du même coup, affaibli l'autre exigence, celle qui voulait que la théorie générale démontre que les propriétés d'une langue sont déduites d'un système invariant et universel de règles, réglant ainsi la question de l'acquisition du langage.

Chomsky propose donc de remettre en cause l'idée centrale du modèle précédent qui proposait que chaque langue possédait un système de règles, "chacune d'entre elles étant spécifique à certaines langues et à certaines constructions"<sup>29</sup>.

Mais la perte de labilité du Modèle Standard, bien que nécessaire à l'explication de l'acquisition, prive le linguiste de nombreux instruments pour décrire l'extrême variabilité des langues.

À nouveau, on se trouve confronté à la tension entre les deux conditions d'adéquation descriptive et explicative déterminant toute recherche linguistique.

Pour résoudre ce dilemme, Chomsky va proposer un nouveau modèle qui constitue une rupture radicale avec les premiers travaux de la grammaire générative.

---

<sup>29</sup> Chomsky in Pollock 1997

## 1. Théorie des principes et des paramètres

"Lectures on Gouvernement and Binding"<sup>30</sup>

Si l'explosion du nombre de travaux descriptifs menés à la fin des années soixante-dix a renforcé le paradoxe que constitue la variabilité des langues face à la nécessaire unicité de la faculté de langage, elle a également permis de mettre à jour l'étendue de la covariation d'un grand nombre de différences entre les langues. Il a ainsi été possible de faire certains recoupements et d'établir des liens entre certains comportements.

On notera ici que cette démarche se rapproche sensiblement de celle de Greenberg et de ces universaux implicationnels, mais que leur différence essentielle réside dans les perspectives qu'elles nous offrent.

Les corrélations qui sont établies par les grammairiens générativistes le sont dans le but, non pas de faire une simple classification des langues selon les différences de surface qu'elles montrent, mais dans celui, manifestement plus ambitieux, de les faire découler des caractéristiques invariantes de la Théorie Générale, désignée désormais par le terme de **Grammaire Universelle (GU)**.

Il s'agit de faire en sorte de ramener les différences de surface multiples à un paramètre abstrait de variation, le but étant de réduire les options des langues particulières dans les grammaires au minimum absolu requis par l'adéquation explicative. On va donc imposer des contraintes strictes sur le système de règles et de représentations qui constitue les grammaires individuelles. Les règles prendraient alors la forme de principes universels de grammaire qui permettraient l'existence de certaines options pour les langues individuelles. Ces options constituent les paramètres de variations qui, idéalement, devraient apparaître sous la forme d'un choix entre une valeur positive et négative que le locuteur pourrait faire en s'appuyant sur les modèles qu'il rencontre à des moments critiques de son apprentissage.

La métaphore utilisée par Chomsky constitue la meilleure illustration de ce nouveau modèle :

“L'idée directrice est que la faculté de langage peut être comparée à un réseau électrique fixe connecté à une boîte de commutateurs. Le réseau correspond aux

---

<sup>30</sup> Chomsky 1981

principes invariants du langage, les commutateurs aux choix paramétriques qu'impose l'expérience. Une fois les commutateurs dans une certaine position, on obtient le hongrois, dans une autre position, il donne le japonais. Chacune des langues-L possibles correspond à un ensemble particulier de positions des commutateurs.<sup>31</sup>

Il devient désormais possible d'expliquer la différence de comportement entre les langues, même très proches. Elle est le fruit de l'interaction des propriétés spécifiques de GU et du choix de l'une des valeurs possibles des paramètres de variation qu'elle autorise.

C'est l'histoire du battement d'aile du papillon et du raz-de-marée : l'extrême variabilité des langues, bien loin de s'opposer à la richesse des universaux, pourrait en être la preuve. Car c'est bien la richesse, la spécificité et le caractère intriqué de la faculté de langage qui font que le choix d'une valeur d'un paramètre plutôt que l'autre provoque de telles conséquences.

Il reste maintenant à définir ces principes et ces paramètres qui permettront de faire l'analyse de n'importe quelle langue naturelle en remplaçant " le recours obscur à l'intuition par une approche méthodique et rigoureuse"<sup>32</sup>- bien qu'il nous semble que l'intuition même "obscur" demeure une qualité essentielle de tout chercheur.

La caractérisation des paramètres reste encore un vaste chantier qui devrait occuper des générations entières de linguistes, il faut déterminer leur ordre de grandeur, leur forme, définir s'ils constituent eux aussi des ensembles reliés ou s'ils sont parfaitement indépendants, etc. Nous n'avons pas la prétention de fournir de telles réponses dans notre modeste étude, mais nous essaierons au moins d'en isoler quelques-uns.

Les principes, quant à eux, nous sont fournis avec le modèle. Nous n'allons pas ici entreprendre de les exposer dans le détail car il existe des quantités d'ouvrages effectuant cette présentation de façon bien plus complète et élégante que nous ne saurions le faire.

---

<sup>31</sup> Chomsky in Pollock 1997

<sup>32</sup> Chomsky 1957

Nous nous bornerons à une présentation rapide de chacun des principes et des contraintes qui leur sont associées.

## **2. Modularité**

Un moyen de gérer la complexité apparente de GU a été de l'envisager sous un angle modulaire, c'est-à-dire comme un ensemble de "modules" contenant chacun des principes et des propriétés spécifiques et interagissant avec les autres.

Mais cette approche n'est pas seulement motivée par un aspect pratique de l'analyse, elle est avant tout le reflet de l'organisation même de la faculté de langage et par extension de probablement toutes les facultés mentales.

Il existe dans le cerveau différents systèmes cognitifs, comme la vision, l'audition ou le langage. Chacun de ces systèmes possède une organisation propre et autonome, mais fonctionne en étroite collaboration avec les autres. Ainsi la perception visuelle est mise en relation avec l'audition, de sorte qu'une information visuelle sera forcément combinée avec une information auditive qui permettra de la compléter et de l'optimiser. Sur le même modèle, le langage réel résulte de l'interaction de différentes facultés mentales dont l'une est la faculté de langage. Le simple fait de nommer les éléments qui nous entourent met en jeu plusieurs systèmes cognitifs en plus de la seule faculté de langage, qui ne semble avoir dans ce cas qu'un rôle final. Pour appeler un chat "un chat", nous avons également besoin de la faculté intellectuelle qui nous permet de fixer notre système de croyances et de connaissances qui portent sur les objets qui nous entourent, leur nature, leur comportement, etc.

Le langage est une propriété innée de l'esprit humain, il y a donc de bonnes raisons de penser qu'il se comporte, lui aussi, de manière modulaire. Un autre avantage de cette approche est qu'elle permet également de rendre plus accessible l'hypothèse du caractère inné de GU. L'acquisition de la langue n'est pas instantanée, et cette division en plusieurs modules permet de mieux comprendre les étapes et les évolutions de la construction de la langue interne.

On peut aussi penser que c'est cette conception modulaire qui a permis à Chomsky de poser, du moins au début de sa théorie, l'autonomie de la syntaxe et de mettre

ainsi de côté tout recours au sens. Mais c'est également grâce à elle qu'il a pu, par la suite, intégrer de nouveaux éléments à son modèle.

La modularité se trouve donc à la fois dans la méthode et dans l'objet étudié.

### 3. Systèmes de règles et de principes

Chomsky propose deux manières d'aborder la modularité de son modèle :

La première privilégie les systèmes de règles et l'autre, les systèmes de principes.

- Le système de règles contient trois parties fondamentales :

#### Le lexique

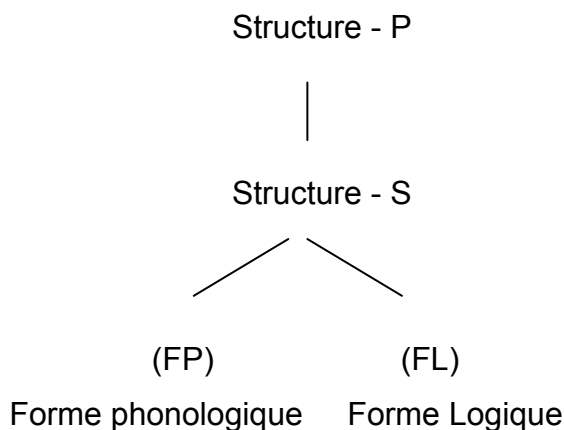
#### La syntaxe

- le composant catégoriel
- le composant transformationnel

#### Les composants interprétatifs

- le composant des formes phonologiques
- le composant des formes logiques

Tous ces composants s'appliquent à différents niveaux de représentations :



Chacun de ces niveaux est censé contenir différentes sortes d'informations sur la structure de la phrase. Une grammaire doit fournir pour chaque phrase une structure à chaque niveau de représentation.

- Les principes contraignant les règles et les représentations se répartissent dans les sous-systèmes suivants :

### ***Théorie X-barre***

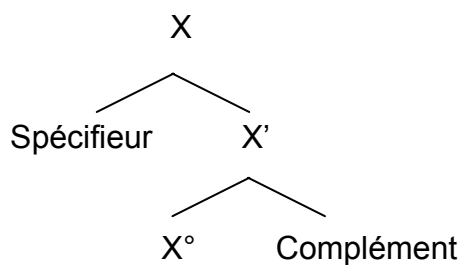
Elle se caractérise par deux aspects essentiels.

Le premier pose que chaque catégorie représentant les parties du discours n'est, en réalité, qu'une abréviation des traits qu'elles comportent : le N(om), le V(erbe), l'A(djectif) et la P(réposition) peuvent ainsi être définis en termes de trait [ $\pm$ N(ominal)] et [ $\pm$ V(erbale)], on obtient donc :

	+N	- N
+ V	A	V
- V	N	P

Le deuxième aspect de cette théorie implique que chaque mot ou morphème sélectionné du lexique constitue une tête  $X^{\circ}$  en syntaxe où il projette un syntagme de façon endocentrique.

$X^{\circ}$  forme un syntagme  $X'$  avec son complément d'objet.  $X'$  et son spécifieur forment une projection maximale  $X$  :



Les nœuds de phrases sont des “projections” de nœuds terminaux. Ce principe permet non seulement d'établir l'identité formelle de tous les syntagmes, mais il

établit aussi que les relations entre constituants peuvent être hiérarchiquement représentées.<sup>33</sup>

L'introduction de principes généraux comme le principe de projection ou encore la théorie du cas ajoutée à la relation structurale proposée par X-barre, a vite fait de rendre les anciennes règles syntagmatiques redondantes et donc superflues.

### ***Théorie du liage***

Elle opère en Structure-S et détermine les configurations syntaxiques qui permettent, ou qui interdisent, une relation de coréférence entre deux SN. Cette théorie stipule qu'un élément anaphorique tel qu'un pronom réfléchi doit avoir un antécédent dans la même phrase minimale (phrase ou SN complexe) qui le contient. Un pronom non réfléchi doit, par contre, être libre de tout antécédent dans ce même domaine.

Elle est constituée de trois principes :

Principe A : une anaphore doit être liée dans son domaine

Principe B : un pronom doit être libre dans son domaine

Principe C : une expression-R ou Nom (- anaphore, - pronom) doit être libre

On peut traduire le terme "liée" par celui de "coïndicée" avec un antécédent qui la c-commande.

La contrainte de la c-commande exige que tout antécédent, qu'il soit un SN qui lie une anaphore ou un élément déplacé qui lie une trace, doit commander l'élément lié, sachant que :

$\alpha$  c-commande  $\beta$  si le premier nœud maximal ( $x''$ ) qui domine  $\alpha$   
domine également  $\beta$ .

Le domaine d'un terme  $\alpha$  est donc l'ensemble des constituants que  $\alpha$  c-commande.

---

<sup>33</sup> Pour une motivation de cette structure voir Pollock 1997, chap 4

### ***Théorie des bornes***

C'est elle qui détermine la distance maximale à laquelle un élément peut être déplacé dans la syntaxe (de la Structure - P à la Structure - S).

Elle est constituée d'un principe unique : la sous-jacence qui exige une relation locale entre tout élément déplacé et sa trace.

### ***Théorie du contrôle***

C'est l'ensemble des principes qui déterminent le référent de la catégorie vide PRO, un élément abstrait et dépourvu de cas qui occupe généralement la position de sujet d'une infinitive (ou d'un gérondif)<sup>34</sup>.

### ***Théorie du gouvernement***

Le concept de gouvernement s'apparente plus à un thème qui unit les différents sous-systèmes qu'à une théorie en elle-même.

Le gouvernement concerne les relations qu'entretiennent une tête et ses compléments. Ces relations, déjà évoquées dans la grammaire traditionnelle à travers la notion de rection, prennent place dans tous les sous-systèmes de la théorie et s'expriment de la manière suivante :

$\alpha$  gouverne  $\beta$  ssi  $\alpha$  est une tête et  $\beta$  une projection maximale et si :

- (a)  $\alpha$  et  $\beta$  sont sœurs ou
- (b)  $\beta$  est le spécifieur de la sœur de  $\alpha$

On dira que deux catégories sont sœurs si elles sont toutes les dominées immédiatement par une même catégorie dite "mère".

### ***Thêta –théorie :***

Elle permet de caractériser les liens existant entre le lexique et les représentations syntaxiques.

Chaque item du lexique est représenté par une entrée qui doit contenir toutes les informations idiosyncrasiques non déductibles des propriétés générales de GU.

---

<sup>34</sup> Pro sera caractérisé dans la section 4

En plus des informations morphologiques, phonologiques, syntaxiques, elle contient les informations sémantiques qui serviront à établir le type de relation existant entre une catégorie lexicale et les éléments qu'elle sélectionne.

Parmi les positions définies par X-barre, il en existe certaines qui entretiennent avec leur tête une relation privilégiée : elles en reçoivent un rôle (ou fonction) thématique, tiré d'un ensemble incluant par exemple, thème, agent, but, etc.

Un prédicat comme "donner" sélectionne trois arguments dont les fonctions sont respectivement Source (ou Agent), Thème et Destinataire.

Les fonctions sémantiques particulières que remplit un argument par rapport au prédicat qui le sélectionne sont appelées rôles thématiques ( $\theta$  - rôle)

D'un prédicat  $\alpha$  assignant un rôle à un argument  $\beta$ , on dira qu'il  $\theta$  - marque cet argument, et de ce dernier qu'il est  $\theta$  - marqué par le prédicat.

Enfin, la liste des  $\theta$  - rôles qu'une tête lexicale assigne à ses arguments porte le nom de grille thématique.

Les catégories habilitées à fonctionner syntaxiquement comme des arguments sont les groupes nominaux à interprétation référentielle (NP à tête lexicale, pronom, anaphore lexicale) et les domaines propositionnels, on leur accordera la spécification [+ argument]. Ceux pour lesquels il est impossible de se comporter comme des éléments sélectionnés, par exemple l'explétif "il", se verront donc attribuer le trait [- argument].

Deux principes permettent de réguler les relations entre les différents éléments :

#### Principe de Projection :

A chaque élément d'une grille thématique doit correspondre une position thématique

Ce principe, qui occupe une place importante au sein de l'ensemble de la théorie, établit une correspondance entre les structures lexicales et les structures syntaxiques. Il stipule ainsi que les propriétés de chaque item lexical doivent être représentées catégoriellement à chaque niveau syntaxique, respectivement FL, Structure-S et Structure-D.

### Critère Thématique

Chaque expression-R reçoit son ou ses rôles- $\theta$  d'une position- $\theta$  et d'une seule

Chaque rôle- $\theta$  est assigné à une position- $\theta$  et une seule occupée par une expression-R unique.

### ***Théorie du cas***

Elle fonctionne au niveau de la structure-S et identifie les éléments de type  $X^\circ$  (tête) – verbe, morphème temporel fini, préposition – qui assignent un cas morphologique au SN qu'ils régissent. Le Filtre du cas exclut tout SN lexical non pourvu de cas en structure-S:

\*NP si NP (+ lexical) (-cas)

Cette version du Filtre du cas traite le cas comme une propriété du SN préalable à la lexicalisation, et comme une condition de visibilité à la FP.

Dans le cadre de la Théorie du Gouvernement et du Liage, Chomsky introduit l'idée de considérer le cas comme une condition d'interface à la FL et propose que les arguments ont un cas à la FL afin que leurs rôles-thêta y soient visibles.

Un rôle-thêta est assigné à une chaîne argumentale ssi cette chaîne a un cas ou si la tête de cette chaîne est l'élément PRO.

Ces différents principes interagissent de diverses façons, et il existe aussi des relations entre les sous-systèmes de règles et les sous-systèmes de principes.

À chacun de ces systèmes sont associés certains paramètres qui sont définis en fonction des données empiriques dont dispose l'enfant qui acquiert la langue.

Les différents systèmes de règles correspondent au modèle standard de la théorie tel qu'il avait été présenté par Chomsky "Aspects de la théorie syntaxique" (1965) et modifié dans "Reflexions on language"(1975).

Le système de principes est celui proposé dans "Lectures on Gouvernement and Binding" (1981).

Entre les deux, on note le changement significatif de la direction de recherche.

On a cherché à appauvrir les systèmes de règles qui accordaient trop de pouvoir aux grammaires particulières et l'on a enrichi le système de principes qui occupe désormais une place centrale dans la détermination du caractère et des variétés de langues possibles.

#### **4. Principes et niveaux d'interfaces**

Voyons comment les différentes règles que nous avons présentées au début de la section ont progressivement été abandonnées au profit des principes et des contraintes qu'ils entraînent.

##### ***Le lexique :***

C'est là que chaque item est spécifié selon des propriétés qui lui sont propres, c'est-à-dire non déterminées par les principes de GU; y sont spécifiées notamment les informations phonologiques, sémantiques et morphosyntaxiques, ainsi que toutes propriétés servant à déterminer leur distribution. Les informations thématiques associées aux items lexicaux spécifient le nombre de  $\theta$ -rôle assignés aux items et permettent d'en faire la classification. Cette partie du système n'a pas été l'objet de grandes modifications étant donnée la difficulté à restreindre son extension.

##### ***Le composant syntaxique***

Le composant catégoriel permettait d'engendrer la Structure-P au moyen de règles de réécriture de la base telles que :

SN  $\rightarrow$  NP INFL VP

Au début des années soixante-dix, Chomsky introduit un nouveau principe qui allait permettre de faire de chaque niveau de représentation une structure arborescente, c'est la théorie X-barre. L'introduction de principes généraux comme le principe de projection ou encore la théorie du cas ajoutée à la relation structurale proposée par X-barre, a vite fait de rendre les anciennes règles syntagmatiques redondantes et donc superflues.

Une autre modification importante a été apportée à ce composant vers le milieu des années quatre-vingt. Les catégories représentées sous X ont été étendues aux catégories fonctionnelles Infl(exion) et Compl(ementiseur). Le système ainsi développé permet de faire de la phrase une catégorie endocentrique comme les autres.

Le composant transformationnel permettait de passer de la Structure-P à la Structure-S. Dans les premiers travaux de la grammaire générative, toutes sortes de règles complexes étaient proposées, elles-mêmes soumises à de nombreuses contraintes limitant leur application. La simplification du modèle a nécessité que l'on s'intéresse désormais davantage à la régularité des règles du système qu'à leurs seules propriétés. Il a ainsi été possible de réduire l'ensemble du composant à une règle unique : **Déplacer  $\alpha$** .

Cette réduction, pour le moins radicale, est due en grande partie à l'introduction de principes généraux régulant les processus grammaticaux. L'interaction des sous-théories de la syntaxe suffit à déterminer la grammaticalité des structures engendrées par les règles syntagmatiques et la règle "Déplacer  $\alpha$ ".

Les éléments déplacés laissent derrière eux des traces coïncidées, et forment avec elles des "chaînes". Ces traces existent syntaxiquement, mais sont phonologiquement nulles ou "vides". Elles sont requises par les principes de la  $\theta$ -Théorie.

### ***Le composant interprétatif***

Dans les premiers écrits de la Grammaire générative, le sens restait confiné dans la structure profonde qui devait contenir toute l'information nécessaire à l'interprétation sémantique de la phrase.

L'interprétation phonétique se faisait à partir de la structure de surface.

La Théorie Standard Étendue<sup>35</sup> en introduisant l'existence de traces, d'éléments déplacés dans la structure de surface, a considérablement enrichi le rôle de celle-ci dans l'interprétation sémantique de la phrase.

---

<sup>35</sup> Chomsky 1975

SS devient un niveau de représentation de plus en plus abstrait qui implique un certain nombre de propriétés qui n'apparaissent pas dans la forme physique (déplacements furtifs ou invisibles). Elle est désormais le lieu d'analyse sémantique des opérateurs logiques, tandis que la SP reste celui de la signification lexicale et des relations syntaxiques.

Ce rôle grandissant des structures de surfaces dans l'interprétation sémantique est encore enrichi dans la théorie de principes et des paramètres. Une charge croissante est placée sur les conditions d'interfaces pesant sur les formes logique et phonétique (FL, FP).

La forme phonétique constitue le niveau d'interface avec les systèmes perceptif et articulatoire qui entrent en jeu lors du déchiffrement et de la production du discours.

La forme logique est le niveau d'interface avec l'ensemble des connaissances du locuteur et ses autres systèmes cognitifs extralinguistiques.

Ce sont désormais ces conditions d'interfaces qui déterminent l'application de tels ou tels principes à certains niveaux de la dérivation.

Ainsi, pour FL, le principe de pleine interprétation permettra d'exclure tout élément qui ne remplirait pas les conditions nécessaires à son interprétation sémantique ; de même, pour FP, ce principe rejettera les représentations contenant des symboles sans réalisation phonétique.

## **5. Le Programme Minimaliste**

C'est la prise en compte de l'importance de ces conditions d'interfaces qui a rendu possible, voire obligatoire, la simplification d'une grande partie du modèle de grammaire.

Le Programme Minimaliste introduit par Chomsky au milieu des années quatre-vingt-dix, constitue une option pour le moins radicale.

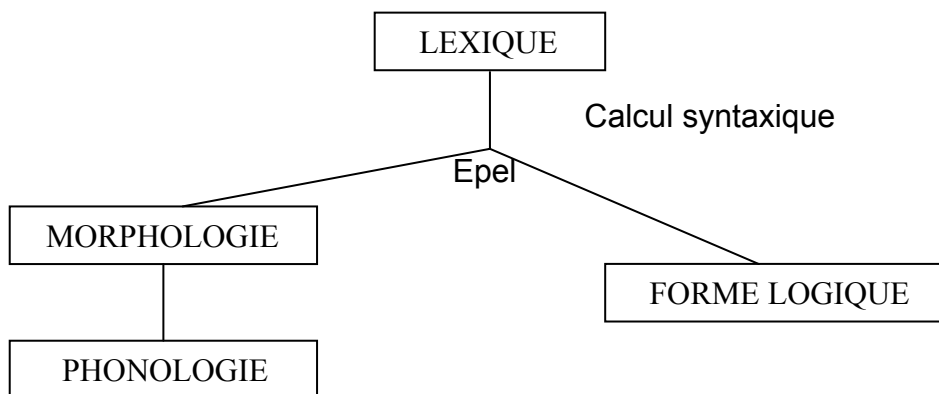
Conceptuellement, ce modèle accorde une place primordiale aux niveaux d'interfaces avec les systèmes perceptuel-articulatoire et conceptuel-intentionnel.

Le composant syntaxique est le calcul mental qui relie les trois modules nécessaires de la grammaire, c'est-à-dire le lexique, le son et le sens.

Ce modèle conserve l'idée directrice déjà contenue dans la Théorie des principes et des paramètres qu'il existe des principes universaux régissant les grammaires de langues particulières ainsi que des espaces de variations possibles expliquant leur diversité. La principale évolution réside dans l'élaboration d'une théorie générale des computations syntaxiques selon laquelle leur mise en œuvre dépend des propriétés morphologiques de chaque langue.

Les niveaux syntaxiques de la structure-S et de la structure-P sont éliminés de ce modèle qui se réduira désormais aux seuls niveaux esquissés dans a)

a)



Sont également éliminées les sous-théories syntaxiques de la théorie antérieure en faveur d'opérations plus simples et plus naturelles.

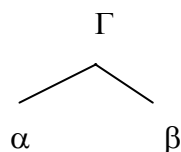
- Assembler

La théorie X-barre est remplacée par l'opération "assembler" (ou "fusionner" dans d'autres terminologies), qui combine deux éléments  $\alpha$  et  $\beta$  pour en faire un troisième  $\Gamma$ . Cette opération définit de nouvelles relations structurales :

$\Gamma$  contient  $\alpha$  et  $\beta$ , et  $\alpha$  et  $\beta$  sont sœurs.

On obtient la structure :

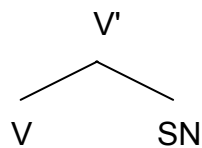
b)



Cette opération s'applique toujours à la racine des structures arborescentes qu'elle engendre et permet ainsi de construire un ensemble infini de nouvelles structures

Le verbe sélectionne un complément direct, la fusion de V et d'un SN forme la projection maximale V' :

c)

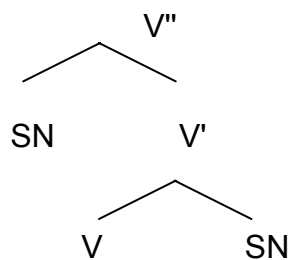


qui lui permet de satisfaire les exigences du principe de projection et du critère-thêta.

Si la grille thématique du verbe lui impose un argument externe (sujet), le nœud V sélectionne d'une part un VP, d'autre part un SN spécifieur et projette V''

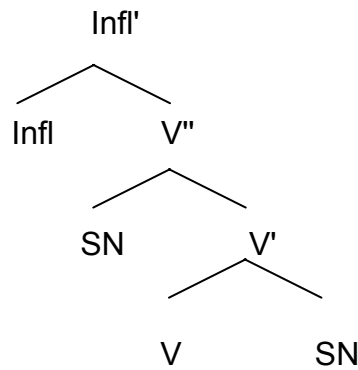
On dira que le verbe est la cible de la fusion et que, en conséquence, c'est lui qui donne sa catégorie à  $\Gamma$

d)



V'' est sélectionné à son tour par le nœud fonctionnel Infl et projette Infl'

e)



V est un constituant lexical . Infl est un élément fonctionnel

Ces éléments fonctionnels (Infl et Comp) sont des catégories fermées.

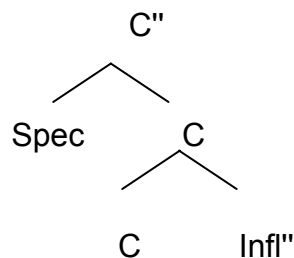
Le nœud fonctionnel Infl a été introduit pour permettre à la phrase de se doter d'une représentation structurale identique à celle des constituants syntagmatiques qui la constituent.

La phrase devient donc une structure endocentrique qui prend pour tête l'élément fonctionnel Infl qui est le lieu de réalisation des marques flexionnelles de temps, de mode et de personne.

Les réalisations de Infl varient considérablement de langues à langues ; il est des langues dans lesquelles elle se "matérialisera" lexicalement par le biais d'un verbe conjugué, d'un auxiliaire ou encore de marques temporelles ou modales indépendantes.

L'élément Complémenteur est la tête d'une projection fonctionnelle qui prend comme complément la projection maximale de la tête fonctionnelle Infl:

f)



Tout comme Infl, la tête Comp peut être réalisée phonétiquement ou non. Lorsqu'elle est réalisée, c'est le plus souvent sous la forme de complémenteurs lexicaux tels que

"que" "si" ou encore "whether" et "for" pour Comp, et d'auxiliaires modaux comme "would", "might" ou "can".

Ces deux éléments peuvent être assimilés à des têtes dans la théorie X-barre au même titre que les têtes lexicales.

On aura donc :

$$P' \rightarrow \text{Comp } P$$
$$P \rightarrow \text{SN Infl SV}$$

- Déplacement et vérification

C'est la deuxième opération impliquée dans les dérivations syntaxiques proposées par le programme minimaliste.

Pourquoi les éléments se déplacent-ils dans la structure?

Nous l'avons vu plus haut les catégories lexicales comme le verbe, le nom ou l'adjectif contiennent des traits morphologiques, ce qui inclut les traits associés au temps, au cas et à l'accord. Ces items lexicaux existent dans le lexique pleinement fléchis.

Si l'on considère par exemple, le verbe conjugué "*nous marchions*", on pourra distinguer d'une part un trait catégoriel [+ V] et, d'autre part des traits [+ personne], [+ nombre] et [+ locuteur] ( traits- $\phi$ ).

Le pronom sujet "*nous*" sera associé aux traits [+ N], [+ personne], [+ nombre] et [+ locuteur], mais montrera un trait casuel supplémentaire, celui du cas nominatif [+ nom] qui le distingue des pronoms accusatifs ou datifs .

Ces traits jouent un rôle dans le système computationnel de la langue, mais n'en jouent aucun aux niveaux d'interfaces de FL et FP.

La **condition de pleine interprétation** qui régit ces deux niveaux exige que tout trait présent à l'une des deux interfaces soit interprétable.

Les traits qui ne répondent pas à cette condition devront être effacés avant le point d'épel sous peine de faire "capoter " la dérivation.

Cet effacement est rendu possible grâce à la vérification des traits d'un item par ceux, identiques, d'un autre élément qui lui sera associé.

Ainsi, les traits catégoriels du verbe et du nom sont universels et donc interprétables, ils ne demandent pas l'effacement avant la FL. Par contre, les traits- $\phi$  du verbe, contrairement à ceux du SN, n'ont aucune valeur interprétative<sup>36</sup>, ils doivent être effacés. Il en va de même pour le trait casuel du pronom qui n'est associé à aucune interprétation et doit disparaître avant le point d'épel.

Mais, les items lexicaux ne sont pas les seuls à posséder ce genre de traits, ils partagent cette propriété avec les têtes fonctionnelles. A cette différence près que si les affixes inflexionnels sont attachés aux items des catégories lexicales, les nœuds fonctionnels ne contiennent pas d'items issus du lexique; ils ne constituent pas des positions dans lesquelles sont insérés des affixes inflexionnels. Ils servent seulement de porteurs aux traits inflexionnels nécessaires à la vérification des traits du verbe ou du nom.

On propose donc que la tête  $\text{Infl}^\circ$ , dans cet exemple, contient un trait casuel [+ nom]<sup>37</sup> qui permettra au syntagme nominal d'effacer le sien, une fois qu'il aura quitté sa position initiale de spécifieur du SV, et adjoind celle de spécifieur de l'inflexion<sup>38</sup>.

Le verbe *va*, lui aussi, se déplacera plus haut dans la structure et s'adjoindra à  $\text{Infl}^\circ$ . C'est cette position qui va lui permettre de vérifier ses traits et d'aboutir à l'accord verbal. L'accord du sujet et du verbe *va* se fera par l'intermédiaire des traits de personne et de nombre de la tête fonctionnelle qui découlent de la présence dans son spécifieur du pronom "nous". Si les traits du verbe ont la même valeur, ils pourront être vérifiés et effacés.

Comme dans le modèle antérieur, les computations du programme minimaliste sont soumises à un certain nombre de contraintes d'économie universelles, à savoir le principe de dernier recours, le principe d'avarice et le principe de distance minimale. Ces trois principes limitent le déplacement des éléments en fonctions de certains critères d'économie computationnelle.

---

<sup>36</sup> D'après Pollock (1997), s'ils en avaient une, le sens de l'anglais "we walked" serait différent car le verbe français contient des traits que ne possède pas l'anglais.

<sup>37</sup> On précisera sans trop approfondir, que c'est une propriété casuelle du temps fini qui permet à  $\text{Infl}^\circ$  finie, de posséder ce trait.

<sup>38</sup> Pour une justification de ce déplacement voir Pollock 1997, chap 7

Le principe de derniers recours stipule qu'un syntagme ne se déplace que s'il y est obligé par la présence de traits ininterprétables. Cette contrainte est encore renforcée par le principe d'avarice qui exige que ce déplacement ne s'opère que pour vérifier les traits du syntagme concerné et de lui seul.

Le principe de distance minimale réduit la portée du déplacement et demande que l'élément se déplace dans la cible la plus proche.

**La Théorie de la vérification** traduit ainsi la notion d'accord en créant une configuration qui permet d'associer les éléments exigeant l'effacement de leurs traits ininterprétables.

Grâce à elle, il est possible de caractériser formellement le déplacement des constituants et de lui donner une justification empirique en le faisant découler des conditions d'interfaces de la faculté de langage.

## **C. APPLICATIONS PRATIQUES**

Où l'on teste l'efficacité de la théorie.

Lorsque l'idée d'une théorie générale du langage est apparue, l'ambition des grammairiens qui s'étaient proposés de la formaliser avait été de donner une sorte de guide qui permettrait à pratiquement n'importe qui d'analyser aisément, sans recours à une quelconque intuition, n'importe quel phénomène de n'importe quelle langue naturelle.

Cette proposition nous a paru fort attrayante et c'est pourquoi il nous a semblé intéressant de voir dans quelle mesure il nous était possible de l'appliquer.

Il va sans dire que pour une telle entreprise, il serait nécessaire de maîtriser parfaitement tous les instruments d'analyse, chose qui, hélas, est loin d'être notre cas. Mais, il nous semble qu'il est toutefois possible d'esquisser ce que pourrait être une telle démarche.

Nous l'avons dit plus haut, le but de la Grammaire Universelle est de résoudre la tension existant entre les variations considérables constatées entre les langues et leur nécessaire unité de structure.

Dans le programme minimaliste, ces variations sont attribuées à des différences lexicales, ou plus spécifiquement à des différences entre les traits formels des items lexicaux de chaque langue.

L'analyse comparative de langues spécifiques devrait permettre de rendre compte de certaines de leurs variations de surface au moyen de leurs propriétés morphologiques.

C'est ce que nous allons essayer de faire dans la section qui suit.

## 1. Choix des langues

Le choix des langues s'est rapidement porté sur le français et le serbo-croate, pour la simple et bonne raison qu'il s'agit là des deux seules que nous maîtrisons assez pour ce genre d'étude.

Par chance, il se trouve justement qu'elles manifestent des propriétés morphologiques qui divergent ostensiblement.

Afin de familiariser le lecteur à qui le serbo-croate n'évoquerait qu'un conflit homonyme, nous allons commencer par en faire une brève présentation historique et typologique

(Supposant chez nos lecteurs une connaissance irréfutable des caractéristiques et de l'Histoire de la langue française, il nous a semblé inutile d'en exposer le détail.)

Српски језик

La langue serbo-croate a reçu son nom des deux peuples dont c'est la langue maternelle – les Serbes et les Croates.

Deux autres peuples l'utilisent également : les Monténégrins et les Musulmans (en Bosnie-Herzégovine). On trouve cependant d'autres appellations pour cette même langue : le croato-serbe, le croate ou le serbe. Les émigrés yougoslaves avaient pour leur part, l'habitude d'employer un terme qui n'existait pas en Yougoslavie, celui de langue yougoslave.

La langue dont il s'agit ici a de nombreuses variantes mais d'un point de vue strictement linguistique, ce n'est qu'une seule langue.

On parle le serbo-croate dans quatre des six Républiques qui formaient l'ex-Yougoslavie : en Serbie, Croatie, Bosnie-Herzégovine et au Monténégro. Les peuples des deux autres Républiques utilisent leurs propres langues : le macédonien en Macédoine et le slovène en Slovénie.

Il n'existait pas en Yougoslavie de langue officielle à proprement parler, tous les peuples et minorités pouvaient utiliser leur langue quelles que soient les

circonstances. Ce sont trois poètes de nationalités différentes qui inventèrent le serbo-croate littéraire vers le milieu du siècle dernier. Le serbe Vuk Karadzic, le croate Ljudevit Gaj et le slovène Jernej Kopitar tentèrent de créer, pour les slaves du Sud, la "langue parfaite". On notera, pour l'anecdote, que l'essentiel de la transition entre l'ancienne langue littéraire – une variante du slavon – et celle que l'on pratique actuellement s'est fait grâce à une règle énoncée par Vuk Karadzic et dont la logique semble implacable :

"Ecris comme tu parles et parle comme tu écris."

D'un point de vue typologique, le serbo-croate est un membre du groupe des langues slaves du sud, auquel appartiennent également le slovène, le macédonien et le bulgare. Ces langues, avec les langues slaves de l'Est (russe, biélorusse et ukrainien) et les langues slaves de l'Ouest (tchèque, slovaque et polonais) forment la famille des langues slaves.

Il existe trois dialectes dans la langue serbo-croate qui tiennent leur nom des trois différentes formes du pronom relatif interrogatif désignant les êtres inanimés.

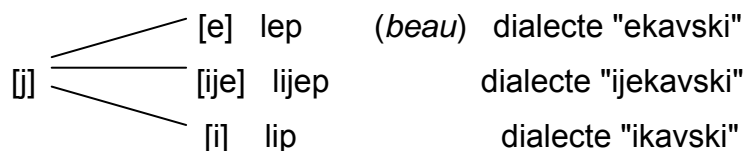
Što (sta) → štokavski

Kaj → kajkavski

Ča → čakavski

Le premier de ces dialectes se décline selon trois variantes dont l'appellation reflète les différences de prononciations d'un nombre significatif de mots.

Ces variations sont le fruit de l'évolution de la semi-consonne [j] en trois phonèmes distincts :



On aura ainsi trois prononciations différentes pour les mêmes mots :

mleko→mljeko→mliko (*lait*)

zvezda→zvijezda→zvizda (*étoile*)

devojka→djevojka→divojka (*jeune fille*)

Seuls les deux premiers dialectes en [e] et en [ije] sont admis dans la langue standard et utilisés dans les écoles, l'administration et les médias.

Depuis les guerres qui se sont succédées en ex-Yougoslavie et la séparation des différents peuples qui la composaient, on a vu progressivement disparaître la dénomination serbo-croate (ou croato-serbe), au profit du croate, du serbe et même du "bosnien". La langue choisie dans cette étude reste quant à elle la même, puisque, comme nous l'avons dit plus haut, ce qui doit faire l'objet d'une analyse n'est pas la langue en tant qu'entité historique, territoriale, culturelle ou politique mais plutôt le savoir linguistique des locuteurs, leur langue interne.

Notre étude portant sur un domaine exclusivement syntaxique, les différences constatées dans la prononciation ou l'utilisation de certains mots, ne peuvent en aucun cas affecter l'analyse de la langue interne de locuteurs qui, qu'ils le veuillent ou non, parlent toujours la même langue.

C'est donc pour des raisons de pur confort que nous poursuivrons en employant le terme, plus simple et plus court, de serbe.

Sa structure grammaticale et ses caractéristiques morphologiques font du serbe une langue de type synthétique, c'est-à-dire que les relations grammaticales y sont marquées par les terminaisons.

Miluje ruku *il caresse la main*

Miluje rukom *il caresse avec la main*

Il existe cependant des relations qui sont exprimées par d'autres moyens :

- des prépositions : Stavi sat **na** levu ruku (*il met la montre sur la main gauche*)

- la position des éléments : Na levu ruku stavi sat, (a ne na desnu)

(*mets la montre sur la main gauche, et non sur la droite*)

Le français, pour sa part, ne dispose que d'une seule stratégie pour exprimer les relations qu'entretiennent les différents éléments de la phrase.

## 2. Analyse d'un phénomène

Nous allons essayer d'exploiter cette divergence pour expliquer d'autres phénomènes rencontrés dans les langues concernées.

Notre hypothèse de départ est que les langues diffèrent dans la force des traits formels qui composent les items lexicaux. Cette différence morphologique rend compte de différences syntaxiques : le choix de l'une ou l'autre option autorisant ou interdisant un certain nombre de constructions.

Observons les exemples suivants:

- 1) **Pijem** pivo  
Je bois une bière
- 2) **Izgledaš** umorna  
Tu sembles fatiguée
- 3) Nenad nije ovde. **Vrača** se oko tri sata.  
Nenad n'est pas là. Il rentre vers trois heures.
- 4) **Volimo** pozorište  
Nous aimons le théâtre.
- 5) Jako loše **pevate**  
Vous chantez très mal.
- 6) **Nemaju** ni dinar.  
Ils n'ont pas un sou.

Le serbe, à l'instar d'autres langues, permet des phrases conjuguées sans sujet, possibilité qui reste inaccessible au français.

Voyons comment il est possible d'expliquer cette propriété au moyen des théories exposées ci-dessus.

Pour parvenir à une explication satisfaisante, il nous faut répondre à certaines questions.

- Qu'est ce qui requiert la présence d'un sujet dans la phrase?

Comment cette obligation peut-elle être justifiée dans les termes de la théorie de la vérification?

Le principe de projection et le critère-thêta imposent à chaque verbe de sélectionner les arguments prévus par sa grille thématique et de leur attribuer un rôle ainsi qu'une place dans la structure.

Un verbe tel que "boire" requiert deux arguments: un argument interne – c'est-à-dire un complément – et un argument externe – un sujet.

L'obligation de satisfaire ces deux principes nous oblige à postuler l'existence de catégories vides, qui rempliraient les rôles apparemment manquants.

Ainsi la structure sous-jacente de phrase telle que:

- 6) "Aimer est parfois difficile."

contiendrait l'élément nul PRO qui occuperait la place du SN dans le spécifieur du syntagme verbal:

[ Infl [ Infl° ] [v[ PRO ] [v aimer] ] [ est parfois difficile] ]

PRO remplit ici le rôle de l'argument externe et permet de satisfaire le principe de projection et le critère-thêta.

Mais l'exigence thématique reste impuissante à expliquer pourquoi la phrase

- 7) "Il semble que la nuit tous les chats sont gris. "

présente un élément "il" dépourvu de rôle thématique puisque la grille du verbe "sembler" ne sélectionne aucun argument externe.

Afin de résoudre ce problème nous utiliserons les outils d'analyse fournis par le modèle minimaliste.

La théorie de la vérification exposée dans la section précédente stipule qu'aucun élément ne peut présenter de traits ininterprétables au niveau d'interface de la FL et de la FP.

Le verbe conjugué français "bois" de l'exemple 1) tout comme le verbe semble de l'exemple 7), contient des traits ininterprétables qui doivent être vérifiés et effacés .

Cet effacement se fera grâce à l'adjonction du verbe à Infl° qui contient des traits identiques et qui servira donc de "pont" à l'accord entre les traits du verbe et ceux du sujet déplacé dans la position de spécifieur de la tête fonctionnelle.

En plus de ses traits [+ personne], [- nombre] et [+ locuteur], identiques à ceux du verbe, le sujet contient un trait [+ nom], ininterprétable, qu'il vérifiera et effacera grâce à la présence dans Infl d'un trait casuel spécifique de temps fini.

C'est donc le trait casuel de la tête fonctionnelle de la phrase finie qui rend obligatoire la présence d'un sujet.

Mais qu'en est-il pour les phrases non finies dont la tête, par définition, ne comporte pas de trait casuel de temps fini.

Pour résoudre ce problème, Chomsky propose d'introduire un principe, dit de projection étendue, qui attribue à toute tête fonctionnelle un trait catégoriel universel [+ N] que tout SN en position de spécifieur pourra vérifier.

On posera que l'élément PRO, du fait de son statut d'anaphore pronominale<sup>39</sup>, contient lui aussi le trait [+ N].

Ce principe permet de justifier dans les termes de la théorie de la vérification, la présence obligatoire d'un SN dans la position de spécifieur de la tête Infl° de toute phrase, finie ou non.

Mais, si dans la structure :

7') [ Infl PRO [ Infl° [ aimer ] [ est parfois difficile] ] ]

l'élément PRO permet de répondre de façon satisfaisante aux principes définis plus haut, son extension aux énoncés du serbe pose un problème.

En effet si pour l'exemple 1) on pose la structure suivante:

---

<sup>39</sup> voir Pollock 1997 chap 8

1') [ Infl PRO [ Infl° pijem pivo]

L'élément PRO est incapable de vérifier le trait [+ nom] de la tête Infl° finie, puisque cet élément ne peut recevoir de cas.<sup>40</sup>

Or, ce trait ininterprétable est présent dans la tête Infl° de la phrase finie. Sans un autre élément capable de vérifier et d'effacer ce trait, il restera visible en FL et fera échouer la dérivation.

Face à ce manque, Pollock propose un paramètre qui fait de la morphologie verbale l'élément déterminant de ce type de construction.

- Le paramètre du sujet nul

Le serbe, contrairement au français, montre une morphologie verbale riche, en ce sens qu'elle distingue morphologiquement les traits personne, nombre, et locuteur.

On aura ainsi:

Ja pijem	Mi pijemo
Ti pijes	Vi pijete
On/Ona pije	Oni/One pijju

Cette richesse permet au verbe d'identifier les traits du sujet nul qui reste dans sa position initiale de spécifieur du SV et par conséquent, rend cette morphologie interprétable.

Pollock qualifie cette morphologie de pronominale et lui confère donc, au même titre que les pronoms, les traits [+ nom] et [+ N].

La simple adjonction du verbe à Infl° suffit à satisfaire les exigences casuelles du temps fini et le principe de projection étendue et rend inutile la montée du sujet dans le spécifieur de Infl°.

La structure complète de l'exemple 1) devient alors:

1'a) [ Infl Infl° [ v PRO [ v pijem pivo] ] ]

Par adjonction de V à Infl°

1'b) [ Infl [ Infl° ] [Vi pijem] [V PRO [ t i pivo] ] ]

---

<sup>40</sup> Les raisons de cette impossibilité pour PRO de recevoir un cas ne sont pas toujours clairement définies. Ainsi, Pollock 1997 tantôt lui interdit cette propriété et tantôt **la** lui accorde.

Les langues semblent donc avoir un choix abstrait fondamental à faire : si elles font le choix de posséder des propriétés morphologiques de la flexion verbale "riches", GU leur permettra toute une série de constructions qui resteront interdites aux langues qui n'auront pas fait le même choix.

### 3. Place de l'adverbe et limites du modèle

La théorie de la vérification, associée à d'autres principes de GU, nous a permis d'expliquer une différence essentielle entre les deux langues.

Pollock propose d'utiliser les mêmes instruments pour analyser les différences constatées dans l'ordre relatif du verbe et de l'adverbe entre le français et l'anglais.

- 8a) L'inspecteur Harry utilise **souvent** son 357 magnum.  
b) Inspector Harry **often** uses his 357 magnum.

A nouveau , c'est la morphologie verbale qui est en cause.

Dans la section précédente, nous avons dit du serbe qu'il présentait une morphologie verbale finie "riche" car elle distinguait morphologiquement chaque trait [ $\pm$  personne], [ $\pm$  nombre] et [ $\pm$  locuteur]. Cette richesse faisait d'elle une morphologie pronominale et, par conséquent, interprétable.

Le verbe fini anglais, par contre, ne distingue ni la personne<sup>41</sup> ni le nombre ni le locuteur. Sa morphologie ne manifeste aucun trait ininterprétable.

Le verbe fini français semble être un intermédiaire. Sa morphologie montre effectivement des distinctions de personne à tous les temps simples, mais elle ne peut en aucun cas être qualifiée de pronominale et reste donc ininterprétable.

Ses traits doivent être soumis à la vérification pour être effacés. Cet effacement se fera grâce à l'accord des traits du sujet et de ceux du verbe, par l'intermédiaire de la tête Infl°.

Si l'on pose comme point de départ de la dérivation, la structure :

- 9) [Infl°] (Adv) [v N [v V N]

---

<sup>41</sup> Le "s" de la 3<sup>e</sup> personne n'est pas considéré comme **une** marque de personne (voir Pollock 1997 chap 12)

où l'adverbe est engendré entre l'Infl° et le SV .

L'adjonction du verbe français à Infl° et la montée du sujet dans le spécifieur de celle-ci aboutira à la structure:

8a') [Infl [Ni L'inspecteur Harry] [ Infl°] [vj utilise] (**souvent**) [v ti [v tj son 357 magnum]]]

où le verbe précède l'adverbe.

Le verbe anglais, qui ne manifeste aucun trait nécessitant l'effacement, peut donc rester dans sa position initiale en syntaxe visible, et ainsi suivre l'adverbe

8b') [Infl [Ni Inspector Harry] [ Infl°] (**often**) [v ti [v uses his 357 magnum]]]

Le problème se corse si l'on essaye d'appliquer ce raisonnement aux phrases finies du serbe.

Car, si le français et l'anglais interdisent les énoncés:

8a") \*L'inspecteur Harry **souvent** utilise son 357 magnum

8b") \*Inspector Harry uses **often** his 357 magnum

le serbe, lui, autorise toutes les combinaisons.

8c) Inspektor Harry **cesto** upotrebljava svoj 357 magnum

Inspektor Harry upotrebljava **cesto** svoj 357 magnum

Dans le premier cas, le verbe reste dans sa position canonique au sein du SV. Dans le deuxième, il en sort pour s'adjoindre à Infl°.

Comment expliquer ce phénomène?

#### 4. **Ordre des mots, mouvements optionnels et catégories fonctionnelles**

Il se trouve que cette liberté de placement n'est pas limitée au seul adverbe, mais s'étend à l'ensemble des constituants de la phrase.

Le serbe, même s'il est généralement classé parmi les langues à ordre SVO, manifeste une grande liberté de placement des constituants de la phrase.

Cette liberté est généralement attribuée à la richesse morphologique de la langue, qui contrairement au français ou à l'anglais n'a pas besoin de l'ordre des mots pour déterminer leur fonction syntaxique, ce rôle étant pris en charge par les marques morphologiques de chaque constituant.

Par exemple :

10)

- a) Ivan je udario Marka                      ( Ivan a frappé Marc)
- b) Ivan je Marka udario
- c) Marka je udario Ivan
- d) Marka je Ivan udario
- e) Udario je Marka Ivan
- f) Udario je Ivan Marka

Traiter de l'ordre des constituants dans les termes du programme minimaliste et, plus particulièrement à l'aide de la théorie de la vérification, devrait être particulièrement intéressant puisque, a priori, ce sont bien des différences lexicales qui déterminent les différences de surface.

Hélas, une telle analyse est loin d'être une sinécure, du moins dans le cadre théorique que nous avons choisi d'exposer ici.

Mais pour ne pas conclure cette étude sur un constat d'échec, nous allons essayer de faire quelques hypothèses quant aux explications qui pourraient être avancées.

Ces hypothèses nécessitent une mise au point de certains concepts qui, bien que suffisants pour l'analyse des constructions décrites plus haut, ne permettent pas de prendre en compte les phénomènes rencontrés dans des langues comme le serbe ou le russe.

- Paramètre de tête

Ainsi, il faudrait en premier lieu préciser une notion qui jusque-là avait été laissée dans l'ombre et qui concerne la structure de départ des dérivations syntaxiques, autrement dit la structure de base de la phrase.

Car si la théorie X-barre permet de représenter hiérarchiquement la structure des constituants de la phrase, elle ne définit pas les principes qui déterminent l'ordre linéaire entre X et son complément, pas plus qu'elle ne fixe son spécifieur puisqu'il semble varié de langue à langue.

L'hypothèse généralement admise avait été de postuler que l'ordre est déterminé par un "paramètre de tête" : les langues sont à "tête initiale" (comme l'anglais) ou à "tête finale" (comme le japonais), avec des raffinements possibles pour chacun de ces paramètres.

On a proposé<sup>42</sup> que le paramètre de tête permettrait de rendre compte des mouvements optionnels, qui seraient autrement exclus par les principes d'économie mentionnés plus haut. Dans cette optique, les mouvements qui maintiennent l'ordre fixé par le paramètre sont "libres"; les autres devant être motivés par le principe de dernier recours. Ainsi, en japonais, les mouvements vers la gauche sont optionnels, alors qu'en anglais, ils doivent être motivés par la vérification de certains traits; de même, en anglais l'extraposition d'éléments vers la droite est "libre", alors qu'elle est contrainte en japonais.

Kayne<sup>43</sup> a, pour sa part, avancé une hypothèse beaucoup plus radicale, en proposant que l'ordre de surface reflète en réalité une structure hiérarchique universelle. Il pose un ordre universel SVO (ou plus exactement Spec-tête-complément) à partir duquel il serait possible de dériver tous les autres grâce à des déplacements vers la gauche.

Si la deuxième hypothèse reste encore trop complexe à notre niveau, la première introduit l'idée que certains mouvements sont optionnels alors que d'autres doivent être motivés par des principes restreints.

Le caractère optionnel des déplacements pourrait constituer une première piste pour l'analyse du phénomène qui nous intéresse, même si les mouvements autorisés par le serbe vont bien au-delà de ce qui est esquissé ici.

---

<sup>42</sup> Fukui in Webelhuth 1995 chap 8

<sup>43</sup> Kayne 1995

- Nature et nombre des catégories fonctionnelles

Une autre notion mérite d'être précisée et élargie, c'est celle de la nature et du nombre des catégories fonctionnelles dont nous avons déjà dit qu'elles pouvaient varier considérablement selon les langues.

Les descriptions structurales que nous avons proposées précédemment ne faisaient état que des deux catégories Infl et Comp. Or, il semble nécessaire d'élargir cette famille d'élément.

Chomsky<sup>44</sup>, et Pollock, ont proposé de d'étendre le champ d'action de la tête fonctionnelle Infl° en la divisant en deux parties.

Infl° est le lieu de réalisation des marques de temps et de mode, mais nous l'avons constaté dans les sections précédentes, elle peut aussi contenir lorsqu'elle est finie, les traits d'accord du sujet et du verbe.

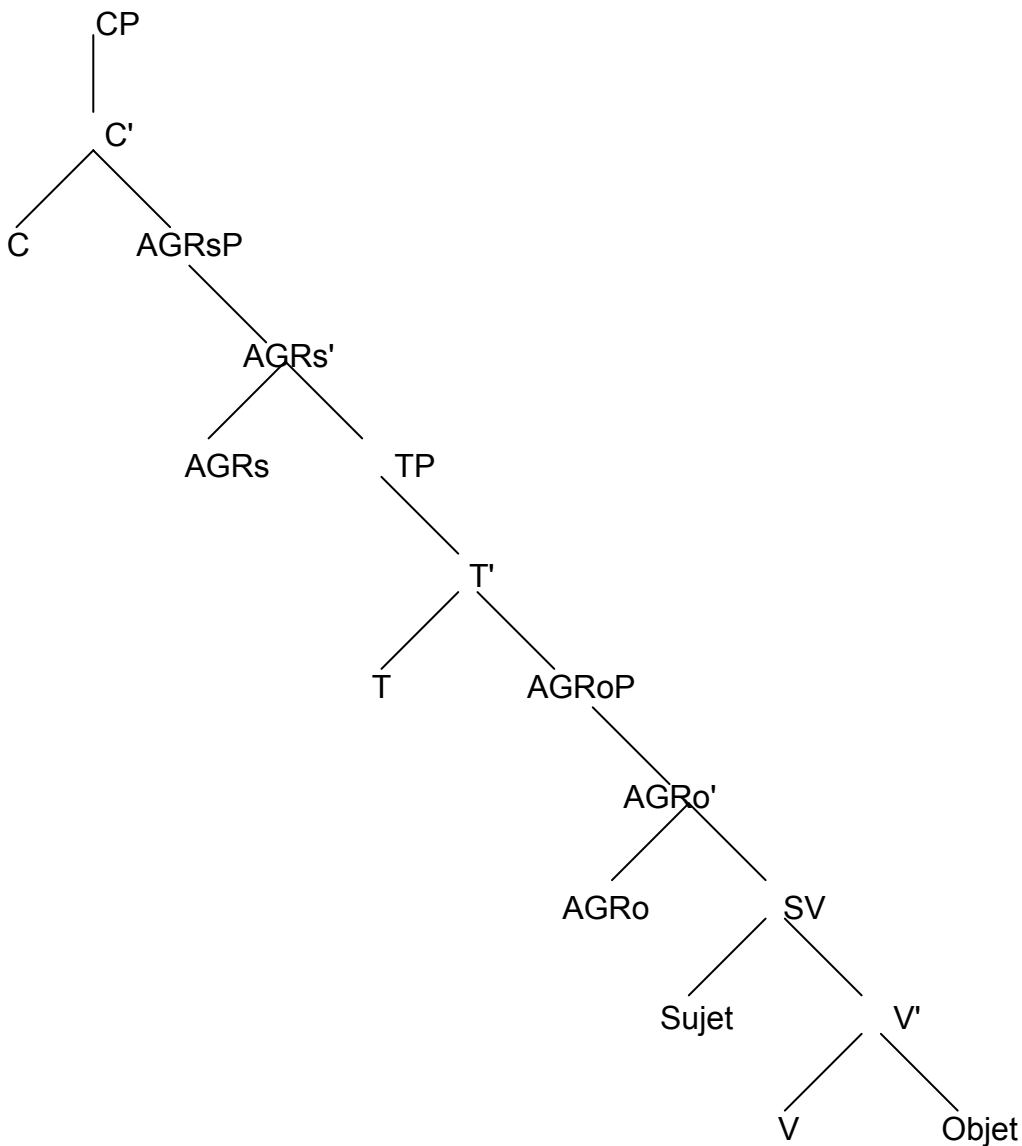
Chomsky propose donc de la séparer en deux éléments distincts qui permettraient à chaque catégorie de traits formels d'avoir leur propre lieu de réalisation.

Ainsi, les marques temporelles du verbe seraient associées à la tête T(emps) et les marques d'accord à la tête AGR(eement). Cette dernière est elle-même divisée en deux éléments; le premier AGRs permet au sujet de vérifier ses traits- $\phi$  et son cas nominatif; le deuxième AGRo joue le même rôle pour les traits- $\phi$  de l'objet et lui permet également de vérifier son trait casuel accusatif.

---

<sup>44</sup> Chomsky in Webelhuth 1995 chap7

Ces nouvelles catégories sont insérées dans la structure ainsi représentée<sup>45</sup>:



Les nœuds AGR et T contiennent chacun des traits-V et des traits-N.

Les Traits-N sont ceux vérifiés par un SN en position de spécifieur de AGRP (ou potentiellement de TP) et les traits-V sont ceux vérifiés par un V adjoint à la tête fonctionnelle.

---

<sup>45</sup> les spécifieurs des catégories AGRsP et AGRoP ne sont projetés que dans le cas où un élément sélectionné vient remplir ces positions.

Ces traits peuvent être faibles – invisibles à la FL , même s'il ne sont pas vérifiés – ou fort – visibles à la FL s'ils ne sont pas vérifiés.

Selon Chomsky, pour AGR et T indépendamment, il y a quatre différentes combinaisons possibles de traits-N ou de traits-V, forts ou faibles.

Si la valeur des traits-N et V de AGR est indépendante de leur valeur dans T, les quatre combinaisons de traits de AGR peuvent s'associer librement avec les quatre combinaisons de traits de T. On aurait ainsi 16 types de langues possibles définies par la force de leurs marques morphologiques.

Dans l'exemple 8) nous avons vu que la place relative du verbe et de l'adverbe dans les phrases finies du français et de l'anglais constituait une manifestation visible de leur différence lexicale.

A la lumière de ces nouvelles catégories, on peut attribuer à la tête T finie de l'anglais des traits-N fort mais des traits-V faibles. Les traits-N forts imposent au SN sujet de se déplacer dans le spécifieur de AGRsP avant l'épel; les traits-V faibles permettent au verbe de rester dans le SV . Les traits-V et N de la tête AGR doivent être faibles. S'ils étaient forts le verbe devrait quitter sa position au sein du SV avant le point d'épel. Si les traits-N de AGR étaient fort, l'objet devrait se déplacer dans la position de spécifieur de AGRoP en syntaxe visible.

En français, les verbes principaux des phrases finies doivent s'adjoindre à T avant l'épel car les traits-V de AGR et de T sont forts. Dans la mesure où l'objet n'a pas à sortir du SV en syntaxe visible, on peut penser que les traits-N de AGR sont faibles comme en anglais.

Cette division dote la structure d'un nombre plus important de sites susceptibles d'accueillir les éléments déplacés et constitue elle aussi une piste de recherche attrayante. Mais encore une fois, si elle permet de traiter les phénomènes de l'anglais et du français de façon relativement aisée, son application au serbe est un excellent moyen de déclencher une bonne migraine. Ce qui confirme bien que ni ce peuple ni sa langue ne sont simples à comprendre.

Des solutions partielles ont été proposées qui permettraient un traitement du serbe en des termes semblables, mais qui nécessiteraient un approfondissement de la théorie. Il faudrait, afin de préciser la nature exacte et le nombre des catégories fonctionnelles, répondre à certaines questions. Par exemple:

Existe-t-il une liste universelle et finie de têtes fonctionnelles?

Est-ce que toutes les têtes existent dans toutes les langues?

Le manque cruel de données accessibles concernant les propriétés de cette langue dans le cadre que nous avons choisi, et notre manque d'assurance quant au maniement des instruments d'analyse, nous empêchent, pour l'instant, d'apporter une réponse claire et définitive au problème que nous avons soulevé auparavant. Mais nous espérons bien y parvenir un jour prochain.

## **PERSPECTIVES DE RECHERCHE**

Il va de soi que les résultats proposés ici ne peuvent être considérés comme définitifs, mais sur ce point, la recherche linguistique ne diffère pas de ce que l'on observe dans les autres sciences.

Il reste sans aucun doute de nombreux terrains d'investigation dont la prise en compte permettrait de trouver des réponses à beaucoup de problèmes.

S'agissant de notre étude, nous avons délibérément mis de côté un certain nombre de données qui n'ont pas encore trouvé de place bien définie au sein du programme de la grammaire générative.

Il aurait ainsi pu être intéressant d'aller chercher du côté de la structure informative de la phrase pour tenter d'apporter quelques éléments de réponse au problème de l'ordre des constituants dans la phrase serbe.

On aurait également pu avancer l'idée d'un module supplémentaire de la Grammaire Universelle, qui prendrait en charge les considérations tant stylistiques que pragmatiques de l'énoncé.

On a souvent reproché au modèle chomskyen d'accorder une trop grande place à la syntaxe. Pour de nombreux linguistes, la syntaxe ne peut en aucun cas occuper la place centrale du modèle et fonctionner de manière autonome. Elle est au contraire un instrument au service de la sémantique, comme la sémantique en est un au service de la pragmatique..

Un tel module contiendrait donc des informations sur la situation d'énonciation, l'acte de parole qui produit l'énoncé et les différentes stratégies discursives du locuteur. Les intentions communicatives, le contexte et le cotexte influencent sans aucun doute le choix des prédicats et de la forme de l'énoncé.

On pourrait raisonnablement penser que c'est un module de ce type qui prendrait en charge l'ordre des mots dans une langue comme le serbe.

Dik<sup>46</sup> propose l'existence d'un tel module. Selon lui, les structures sous-jacentes de la grammaire ne sont pas ordonnées, c'est-à-dire que l'ordre dans lequel elles présentent les éléments n'est pas pertinent pour l'ordre linéaire. Les règles qui

---

<sup>46</sup> Dik 1997

déterminent l'ordre relatif des constituants sont des règles de placement et non de déplacement, puisqu'ils ne sont pas, à l'origine, ordonnés.

Il considère également que l'ordre des constituants n'est pas une propriété "profonde" des langues et rejette ainsi l'idée d'un ordre de base spécifique pour chaque langue.

Il préférera parler d'un certain nombre de principes qui prennent en charge l'attribution de chaque place dans la phrase. Ces principes seraient alors de deux sortes: les uns sont universels (par exemple, la tendance à placer les constituants complexe à la fin de la phrase), les autres, spécifiques à chaque langue, seraient responsables des variations constatées.

Sans adopter totalement la démarche proposée par Dik, il semble intéressant de s'en inspirer pour essayer de trouver un début d'explication au problème que nous avons laissé irrésolu dans la dernière section.

La difficulté était de trouver une justification formelle au déplacement, apparemment libre, des constituants de la phrase serbe.

Pourquoi les items lexicaux ne restent-ils pas dans la position où ils sont lexicalement motivés au lieu de s'adjoindre à des nœuds fonctionnels placés plus haut dans la structure?

Si l'on admet que le déplacement de constituants a des effets sur l'information discursive de la phrase, ne serait-il pas raisonnable de penser, comme le suggère J. Guéron<sup>47</sup>, "que le déplacement fait aboutir les constituants dans des positions où ils sont visibles pour le calcul sémantique d'une composante discursive située à l'interface entre la syntaxe et les systèmes conceptuels".

Reste encore à caractériser formellement cette composante, chose qui pourrait faire un excellent sujet d'étude.

---

<sup>47</sup> Guéron in Nolke 1999

## **BIBLIOGRAPHIE**

- **BACH, E.**

" Explanatory inadequacy. Explaining linguistic phenomena" , 1974

D.Cohen

BACH E. and HARMS R.

"Universals in linguistic theory", 1968

Holt, Rinehart and Winston . New York

- **CHOMSKY, N.**

"The Logical Structure of Linguistic Theory", 1955

Plenum . New York (1975)

"Structures Syntaxiques", 1957

Seuil . Paris

"Aspects of the Theory of Syntax", 1965

MIT Press . Boston

" Reflexions sur le language", 1975

Champs-Flammarion . Paris

"Lectures on Government and Biding ", 1981

Seuil . Paris

" Knowledge of language", 1986

Praeger . New York

" The Minimalist Program", 1995

MIT press . Boston

- **COMRIE, B.**

"Language Universals and Linguistic Typology", 1981

Basil Blackwell . Oxford

- **DIK, S.C.**

"The theory of fonctional Grammar"

Mouton de Gruyter . New York

- **GREENBERG, J. H.**

"Universals of language", 1966

MIT Press . Cambridge, Mass

"Universals of human language", 1978

1. " Method and theory"

4. "Syntax"

Stanford University Press . Stanford

- **FRANKS, S.**

"Parameters of Slavic Morphosyntax", 1995

Oxford University Press . New York

- **GUERON, J. - POLLOCK , J.Y.**

"Grammaire générative et syntaxe comparée", 1991

CNRS . Paris

"Modularité cognitive et modularité linguistique en grammaire générative"

in "Approches Modulaires" Nolke

- **HAGEGE, C.**

" La structure des langues"

QSJ n°2006, PUF . Paris

- **KAYNE, R.**

"The Antisymmetry of Syntax", 1994

MIT Press . Cambridge Mass

- **NOLKE Henning - ADAM J.M.**

"Approches Modulaires: de la langue au discours", 1999

Delachaux et Niestlé . Lausanne

" La linéarité dans la langue: du phonème au texte",

- **POLLOCK J.Y.**

"Langage et Cognition. Introduction au programme minimaliste", 1997

Presse Universitaire de France . Paris

"Verb Movement, Universal Grammar and the Structure of IP", 1989

Linguistic Inquiry , 20.3

- **STRAWSON, P.F**

"Grammar and Philosophy", 1972

in Harman and Davidson

- **STEVANOVIC, M.**

"Gramatika srpskoga jezika", 1998

Zavetno slovo . Beograd

- **STANOJCIC, J. - POPOVIC, L. – MICIC, S.**

"Savremeni srpskohrvatski jezik i kultura uzpazavanja", 1989

Zavod za ucbenike i nastava sredstva . Beograd

- **VUKADINOVIC, Z - MRAZOVIC, P**

"gramatika srpskohrvatskog jezika za strance", 1990

Dobra vest . Novi Sad

- **WEBELHUTH, G.**

"Gouvernement and Biding Theory and the Minimalist Program

Principles and Parameters in Syntactic Theory", 1995

Blackwell . Oxford, Cambridge